

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



Vol. III.—No. 44.

MONTREAL, JEUDI, 31 OCTOBRE, 1872.

ABONNEMENT, \$3.00
PAR NUMERO, 7 CENTIMS.

LA PRIME DE 1873.

Nous sommes à préparer la prime de 1873 pour nos abonnés. C'est un des tableaux qui ont fait le plus de sensation à la fameuse Académie royale de Londres. Il représente une des plus belles scènes de la vie de Jésus-Christ, celle où Marie et Joseph le trouvèrent dans le temple au milieu des docteurs de la synagogue.

Nous ne pouvons offrir rien de plus beau à nos abonnés; s'il est vrai que quelques-uns ont murmuré, l'année dernière, nous les défions cette année de ne pas être enchantés.

L'original de ce tableau a coûté \$50,000, et les copies ne se vendent jamais moins de \$10 aux États-Unis. Nous avons voulu faire un grand effort pour satisfaire nos abonnés actuels, les mettre dans la douce obligation de payer leur abonnement, et pour nous attirer une légion de nouveaux abonnés.

Nous l'enverrons d'ici à un mois à tous nos agents, et elle sera donnée à tous ceux qui paieront avant le premier jour de l'an ce qu'ils nous doivent et à ceux de nos nouveaux abonnés qui, en s'abonnant, paieront six mois d'avance.

LES NOCES D'OR.

Lorsque notre journal arrivera à nos abonnés, la grande fête du 29 sera passée. On a vu rarement de pareilles démonstrations de respect et de confiance éclater autour d'un homme, et surtout on a rarement vu autant de dons et de riches présents lui arriver de tous côtés. Chaque paroisse, chaque communauté, chaque société religieuse, nationale ou littéraire, est venue déposer aux pieds de Monseigneur les sentiments les plus affectueux, les offrandes les plus précieuses. C'était à qui parlerait et donnerait le mieux.

Parmi ces dons, il en est qu'on ne peut passer sous silence. Par exemple, quatre personnes se sont chargées des quatre colonnes qui doivent soutenir la coupole de la future cathédrale, ce sont: Mme. Masson, de Terrebonne, Mme. Paré, de Montréal, Mme. la marquise de Bassano et regretté M. Berthelet; toujours M. Berthelet. Chaque colonne coûtera \$4,000. M. Globenski, de St. Eustache, donne la croix qui surmontera la coupole et la boule qui la supportera. Il y aurait une belle description à faire de tous les objets d'art envoyés à Monseigneur par les communautés, couvents et collèges du diocèse de Montréal. Que de choses exquises, admirables, pleines de goût et de délicatesse! Les sommes données par les paroisses varient de 100 à 200 piastres.

M. Antoine Harwood, ex-représentant de Vaudreuil, et député adjudant de milice a donné à lui seul \$1,000. C'est un don princier. Le village de St. Henri a présenté, dimanche dernier, à Monseigneur, un magnifique carrosse de seize cents piastres. On dit que ce carrosse a été fait par MM. Gervais et Cie.

LA SOIRÉE DU 24 À L'UNION CATHOLIQUE.

Cette soirée comptera dans les annales de l'Union Catholique. La superbe salle académique du Collège Ste. Marie n'avait jamais vu une foule plus nombreuse et plus distinguée se presser dans son enceinte. Les RR. PP. Jésuites, habitués aux succès, ont raison d'être fiers de celui-là, et le rév. P. Michel a trouvé, une fois de plus, qu'il ne se donne pas de la peine pour rien.

Sa Grandeur entra à huit heures dans la salle, au milieu des applaudissements de l'assemblée, pendant que l'orchestre, sous la direction de M. Boucher, exécutait la magnifique *Marche du Mariage*.

M. Chs. de Lorimier monta alors sur l'estrade et fit un discours remarquable par l'élevation des idées, la beauté du langage, l'élégance et les charmes de l'élocution; des hommes comme M. de Lorimier donnent une haute idée des sociétés qui savent les choisir pour présidents. Non seulement, M. de Lorimier écrit et parle bien, mais il déclame bien, ce qui est rare parmi nous.

Après avoir dit que l'Union Catholique est à la fois une congrégation religieuse et une académie, et que son but est de conserver intacts les grands principes de la civilisation chrétienne, il raconte les ravages faits dans le monde par le rationalisme et l'impiété dans l'individu, dans la famille et dans la société.

“ Si c'est là, dit-il, ce que l'on entend par le progrès du siècle, il faut avouer que le peu de sécurité qu'il offre aux nations comme aux individus est bien de nature à faire regretter la foi vive de nos pères et la douceur de leurs mœurs antiques.”

“ Dieu, cependant, n'a pas abandonné le monde, la preuve c'est qu'il lui envoie des hommes comme l'immortel Pie IX, et des prélats zélés et vertueux comme sa Grandeur Mgr. Bourget. Le christianisme viendra de nouveau répandre sur le monde ses doctrines bien-faisantes. Il a produit ce que l'on a bien été forcé d'appeler la civilisation chrétienne, c'est à lui qu'il appartient d'ouvrir les voies de l'avenir, les horizons de l'espérance.”

“ La jeunesse catholique de Montréal s'est mise en garde contre les dangers des erreurs modernes; elle s'est formée en divers associations qui sont heureuses de marcher à l'ombre du drapeau des croisés et des zouaves pontificaux, drapeau qui porte dans ses plis le bonheur des nations et la vraie civilisation des peuples.”

Nous regrettons de ne pouvoir publier en entier le discours de M. de Lorimier.

Après son discours, M. de Lorimier lut l'adresse des membres de l'Union Catholique à Sa Grandeur.

Monseigneur fut très heureux dans sa réponse et chacune de ses paroles fut écoutée avec le plus grand respect. Il parla de la nécessité de combattre partout le mal et l'erreur et dit qu'il était nécessaire pour cela d'enrôler la jeunesse sous le drapeau de la vérité. Il profite de la circonstance pour dire sa pensée sur les relations entre l'Eglise et l'Etat. Il établit que ces deux pouvoirs ont chacun leur rôle dans ce monde, l'un dans les affaires temporelles et l'autre dans les affaires spirituelles, que tous deux sont indépendants dans leur sphère d'action, mais que lorsqu'ils viennent en contact, l'Etat doit céder à l'Eglise, parce que le spirituel l'emporte sur le temporel, l'âme est supérieure au corps.

“ Au moment de paraître devant Dieu, dit-il, en terminant, car à mon âge on ne peut espérer vivre longtemps, je suis heureux de savoir que les vrais principes seront défendus et propagés par une jeunesse ardente et stu-

dieuse, et que le bien continuera de se faire pendant les siècles, des siècles.”

Mgr. Bourget parla avec une grande clarté d'idée et de style, et sa voix onctueuse et forte se faisait entendre dans toutes les parties de la salle.

Inutile de parler de la partie musicale, il faudrait répéter les éloges déjà faits si souvent à MM. Boucher, Lavoie, Lefebvre, Maillet et Martel; le choix des artistes ne pouvait être meilleur et le choix des morceaux non plus.

M. L. O. David, l'un des rédacteurs de ce journal, prononça pendant la séance le discours suivant:

MONSIEUR, MESDAMES ET MESSIEURS,
“ Les grands hommes ” ou “ La Grandeur ” tel est le sujet de cette lecture, sujet vaste et facile à traiter en apparence. Il y en a tant de ces grands hommes. L'histoire est remplie de leurs noms et de leurs actions, le monde entier célèbre leur gloire et atteste leur puissance. Ils apparaissent dans les ténèbres du passé comme ces phares lumineux qui sur les mers frappent les regards du voyageur et dirigent sa course. C'est donc un sujet beau et fécond, je l'avoue, et ce, quand il offre ses difficultés. Les fleurs ne manquent pas à celui qui parcourt un magnifique jardin, elles offrent par milliers à son admiration leurs brillantes couleurs, et cependant si de ces fleurs il veut faire un bouquet pour une personne qu'il aime et qu'il respecte, un bouquet qui ait une signification, il hésite, il ne sait où porter la main. Ainsi, au milieu de toutes ces fleurs qui ornent les jardins de l'histoire, je ne sais lesquelles choisir pour faire un bouquet digne de cette brillante société, digne surtout de l'événement mémorable que nous célébrons, ce soir.

Comme dans toutes choses, il faut commencer par le commencement, je répondrai immédiatement à la première question qu'on pose à celui qui veut parler d'un personnage distingué.

Comment sont les grands hommes? Sont-ils beaux, ou laids, grands ou petits?

Voulant examiner ces grandes gens de près, les montrer tels qu'ils sont, dépouillés du fard et des ornements dont la légende et la poésie aiment à les parer, il est bon de répondre à ces questions puérides en apparence. N'est-il pas vrai, mesdames et messieurs, vous surtout, mesdames, que vous êtes portés à vous représenter les grands hommes avec un extérieur imposant, un beau visage et une grande taille. Pourtant, je dois vous dire, mesdames, tout en regrettant de détruire vos illusions, que ces messieurs n'étaient pas tous des modèles de beauté, et même, oserai-je le dire, beaucoup d'entre eux étaient laids, très laids. D'abord, il y a un fait assez étrange à noter, c'est qu'un grand nombre de ces hommes illustres étaient petits ou de moyenne taille; je suis certain que plusieurs seront heureux d'apprendre cela. Ce qu'il y a surtout de remarquable, c'est que les plus grands guerriers, des hommes pourtant qui devaient, il semble, en imposer par l'extérieur, étaient petits: exemple, Alexandre le Grand, Annibal, Condé, Duguesclin, Napoléon 1er. Quant à Napoléon 1er, il faut avouer que s'il resta court, il devint très gros, si on ne peut le ranger parmi les hommes grands, il a le droit d'être mis au moins parmi les hommes gros. Il est vrai que César était un très-bel homme, beau de corps et de figure, mais il était chauve et pour cacher ce défaut qui l'ennuyait, il portait constamment la couronne de lauriers que le sénat lui avait décernée en récompense de ses victoires. Et s'il fallait parler des grands hommes du jour, les exemples ne manqueraient pas. On sait que Thiers, le président de la république française, l'homme, peut-être, qui résume le plus complètement en lui tout ce qu'il y a de souplesse et de vivacité d'esprit dans la nation française, est très petit et qu'il n'est pas beau.

Quelqu'un, un phrénologiste, je crois, a dit pour expliquer ce fait, que ce n'est pas par la grandeur du corps qu'il faut juger un homme, mais pas la grosseur de la cervelle; or, il prétendait que c'étaient bien souvent les petites têtes qui avaient la plus grosse cervelle. Un autre a dit que les hommes petits pensent plus vite et ressentent plus vivement, parce que chez eux la circulation du sang se fait plus rapidement que chez les hommes grands, pour la raison que le chemin est moins long.

N'ayant ni le temps ni la volonté de discuter ces théories plus ou moins matérialistes, je me contente de constater le fait que la grandeur d'un homme ne dépend nullement de la longueur de son corps ou de la beauté de son visage.

Qu'est-ce donc que la grandeur?

Il y en a de plusieurs espèces. D'abord, il y a la grandeur de l'intelligence ou le génie, qui se manifeste par des actions ou des œuvres éclatantes, soit dans la guerre, les sciences ou les arts.

C'est Alexandre le Grand, illustre guerrier à vingt-quatre ans, vainqueur du monde à trente; Napoléon, de caporal devenant empereur de la France et donnant des rois à toutes les nations de l'Europe; César, Annibal, Charlemagne, Duguesclin, Turenne, Condé et cent autres guerriers dont la gloire remplit le monde.

C'est Homère, parcourant aveugle les villes et les villages de la Grèce, et chantant pour avoir un morceau de pain, des choses si belles que l'Olympe se penchait pour les écouter; Démosthènes qui parle aux flots de la mer, la bouche remplie de petits cailloux, pour apprendre à dominer les bruits de la foule, et à vaincre une difficulté de prononciation qui avait provoqué les rires moqueurs de la foule, lorsqu'il avait parlé la première fois; Michel-Ange, dont le génie inspiré lance vers les cieux la coupole de St. Pierre; Haydn, l'une des gloires de l'art musical, tirant les bottes de son maître pour avoir de lui quelques leçons de musique.

Quelques hommes se sont rendus célèbres par des actes de courage ou d'énergie, en donnant ou en risquant leur vie dans un noble but. Les oracles ayant annoncé à Decius, à la veille d'une bataille, que la victoire serait du côté de l'armée dont le général serait tué, il lance son cheval au milieu des bataillons ennemis et meurt criblé de coups. Leonidas et ses trois cents spartiates se font tuer aux Thermopyles pour l'honneur et la liberté de leur patrie. Solon donne des lois à ses compatriotes et leur fait jurer, avant de partir pour un voyage, qu'ils observeront ses lois, tant qu'il ne reviendra pas. Pour les obliger de garder leur serment, il passe le reste de ses jours loin de sa patrie et ordonne avant de mourir que ses os soient jetés à la mer. Horatius Cocles défend seul l'entrée d'un pont contre une armée entière, jusqu'à ce qu'on vienne à son secours. Bayard, dix siècles plus tard, accomplit le même prodige.

Voilà, certes, des actes de grandeur, et cependant il y a quelque chose que j'admire davantage; c'est le dévouement, non pas seulement d'une heure ou d'un jour, mais d'existences entières consacrées au triomphe d'une idée, employées à découvrir des choses utiles au monde. Ce sont tous ces hommes extraordinaires qui ont arraché à la nature les secrets merveilleux de science et de progrès qu'elle tenait cachés soigneusement. Philosophes de l'antiquité, hardis pionniers du progrès dans les sciences et les arts, vous tous qui avez souffert et travaillé, qui avez vécu pauvres et méprisés, pour enrichir et glorifier l'humanité, les hommes célèbres avec raison votre gloire. Qui dira les misères et les sacrifices de ces nobles soldats du progrès, de ces infatigables travailleurs? Voyez Christophe Colomb, plus grand à lui seul que tous les hommes de son temps, Colomb poursuivi par la jalousie et la haine, chargés de fers par un peuple auquel il venait de donner un monde nouveau; Fulton repoussé de tout le monde, traité de visionnaire, parce qu'il avait osé dire qu'il ferait marcher des vaisseaux sans voiles et sans rames. Ecoutez le récit des souffrances de Bernard de Palissy, Bernard de Palissy était un pauvre ouvrier en verre. Un jour, il voit une coupe de terre émaillée apportée par hasard d'Italie. Une pensée s'empare de lui, c'est de faire une coupe semblable, de découvrir un émail.

Il laisse son métier et se met à chercher, à travailler. Pendant vingt-cinq ans il cherche vainement le secret qui le tourmente; il parcourt les forêts et les montagnes pour trouver les matières dont il a besoin; la nuit et le jour, on le voit atissant son four qu'il démolit à tout moment pour en faire un autre. La famille souffre, les gens le traitent de fou, jusqu'à sa femme qui partage cette opinion, lui-même dévoré par les maladies et les souffrances morales n'est plus qu'un spectre; quand on le voit la nuit, illuminé par les lueurs de son four, on le prend pour un fantôme. Enfin, un soir, après vingt-cinq années de tentatives infructueuses, il veut faire un dernier effort, avant d'abandonner son entreprise. Le bois lui manquant, il jette dans son four les pauvres chaises de sa maison, une table et les planches de sa couchette. Dieu eût pitié de lui, il trouva qu'il avait assez souffert, assez travaillé pour réussir, qu'il avait expié suffisamment ce don du génie qui coûte si cher généralement à ceux qui le possèdent.

Mais il est quelque chose de plus grand que tout cela encore: Ce sont les sept Machabées et leur mère résistante à toutes les séductions et mourant dans les tortures plutôt que de transgresser la loi de Dieu; c'est cette mère sublime assistant au supplice de ses sept enfants; ses fils qu'elle aimait, comme savent aimer les mères, elle les voit déchirer, couper par morceaux, brûler sur des charbons ardents, et elle a le courage de les engager à souffrir. "Regarde le ciel," dit-elle au plus jeune qu'on veut épargner à cause de sa tendre jeunesse, s'il veut obéir aux ordres du roi. Plus les offres qu'on fait à ce pauvre enfant pour vaincre sa résistance sont séduisantes, plus elle l'encourage à imiter l'exemple de ses frères; c'est St. Vincent de Paul faisant à lui seul plus que tous les siècles du paganisme pour le soulagement de ceux qui souffrent, en faisant descendre les anges sur la terre dans la personne des Sœurs de Charité; St. Vincent de Paul qui prend les vêtements et les chaînes d'un galérien pour lui permettre d'aller secourir sa femme et ses enfants en détresse; c'est un St. Charles Borromée, un St. Bernard et un St. François Xavier renonçant à tous les avantages que leur offre une naissance illustre et un esprit brillant pour donner au monde l'exemple sublime de ce que peut produire l'amour de Dieu et du prochain; c'est de nos jours l'archevêque de Paris tombant sous les balles des communiens en prononçant des paroles de pardon pour ses bourreaux, les bras tendus pour les béni. Mais pourquoi citer quelques exemples en particulier; ouvrez les annales de l'Eglise, et vous trouverez là plus de véritable grandeur que dans l'histoire réunie de toutes les nations de la terre.

Qu'est-ce donc que la véritable grandeur? C'est l'alliance de l'intelligence et la vertu, c'est l'âme reine et maîtresse du corps, de ses sens et de ses appétits grossiers, l'âme qui ne voit dans les choses d'ici-bas que des moyens de servir Dieu et d'être utile au prochain, qui ne fait le bien que pour le bien, sans se laisser arrêter par l'ingratitude et la malice des hommes, c'est la grandeur du caractère unie à la grandeur de l'intelligence.

Plus le but est pur, plus les sacrifices pour l'atteindre sont considérables et volontaires et plus les résultats sont grands, plus le mérite est admirable; voilà pourquoi Jésus-Christ a été le plus grand de tous les hommes. Un Dieu qui se fait homme, qui, pour racheter le monde, se soumet à toutes les misères de l'humanité, qui meurt sur une croix, insulté, méprisé, torturé par de misérables créatures qu'il pouvait anéantir d'un souffle de sa bouche, un Dieu mis à mort par ceux mêmes pour lesquels il meurt!... N'est-ce pas l'idéal de la grandeur? Et peut-il y avoir une grandeur semblable à celle-là? Non, et, certes, il n'y a pas de danger à proclamer que, même au point

de vue purement humain, Jésus-Christ est le plus grand des hommes. Voilà pourquoi aussi ceux qui ont marché le plus près sur ces traces, qui se sont le plus approchés de cet idéal reçoivent les hommages de la terre. Rien d'étonnant qu'on leur élève des autels et qu'on vénère leurs reliques, car ils ont plus fait pour l'honneur et le bonheur de l'humanité que tous ces conquérants fameux dont les noms sont gravés sur les monuments.

L'expérience des siècles démontre éloquentement combien la grandeur de l'esprit est vaine et souvent funeste, sans la grandeur du caractère, et combien la sagesse, le dévouement et la vertu qui constituent la grandeur du caractère sont difficiles à acquérir ou à conserver sans la religion.

Voyez tous ces fameux conquérants, ces illustres philosophes dont j'ai parlé, qu'étaient-ils la plupart?—des hommes vicieux, remplis d'un orgueil et d'une vanité souvent ridicule. Qu'ont-ils fait pour le bonheur des hommes?

Les premiers, les conquérants, ont fait couler des flots de sang et jeté le monde dans la désolation; les autres les philosophes sans religion ont semé l'erreur dans les esprits et flétri les âmes.

A quoi Platon et Socrate doivent-ils leur supériorité sur les hommes de l'antiquité? Au sentiment religieux, sentiment imparfait, si l'on veut, mais assez puissant encore dans son imperfection pour féconder des intelligences et des âmes naturellement bien faites. Si le sentiment religieux, même chez les païens, pouvait produire de pareils effets, que ne peut pas faire la religion catholique qui, de toutes les religions, est la seule qui possède dans la prière et les sacrements le secret de la perfection dans la vertu et le dévouement. La prière chez les protestants, est plutôt une cérémonie qu'une supplication; la religion catholique seule sait prier. Aussi, c'est dans le catholicisme surtout, que se développe cette fleur du dévouement et du sacrifice qui fait les saints et les héros chrétiens, qui depuis, dix-huit siècles, soulage les souffrances morales et physiques dans le monde; elle seule peut produire ces vertus secrètes, ces dévouements cachés, cette modestie dans la grandeur et cette résignation dans l'infortune qui font les véritables grands hommes.

Sans doute, l'amour maternel, l'amour de la patrie et de la liberté et du bonheur des hommes, peuvent produire de grands dévouements, indépendamment de la religion; il est des sentiments naturels qui, chez certaines âmes surtout, se manifestent par des actes admirables. Mais il y a toujours dans ces actes un côté humain, une satisfaction personnelle plus ou moins prochaine; souvent, c'est l'acte purement naturel d'une âme bien faite, agissant sans effort, sous l'empire d'un enthousiasme passager. Quelquefois, c'est une action éclatante qui donnera gloire et fortune à son auteur. Mais, se condamner à la pauvreté, aux humiliations et à la mort, triompher de toutes les répugnances de la nature pour faire le bien, sans autre espoir que d'être récompensé dans l'autre monde. N'est-ce pas là la véritable grandeur? Voyez ce jeune homme, dont le front penche sous le poids des pensées; un combat terrible se livre dans son âme; il est occupé du choix d'une carrière. Il est riche, instruit, l'avenir lui sourit; il est à cet âge où l'illusion secoue ses ailes dorées sur le cœur et l'imagination.

Deux routes s'offrent à lui; l'une est pleine de vie et de lumière, jonchée de fleurs, remplie de parfums; c'est le monde tel qu'il paraît au jeune homme, avec ses entraînements, ses séductions, ses faveurs pour la fortune, ses applaudissements pour le talent, ses couronnes et ses trophées pour le génie, certains endroits lui paraissent bien un peu rudes et difficiles à traverser, mais c'est si beau un peu plus loin.

L'autre route est triste et sombre, de quelque côté qu'on regarde, on ne voit que des choses qui attristent l'âme et répugnent aux sens; c'est l'état sacerdotal avec ses misères à soulager, ses malades à secourir, ses renoncements à tous les plaisirs, à toutes les illusions, c'est la mission avec ses fatigues et ses souffrances, c'est souvent le martyr.

Que va faire ce jeune homme? Il va sans doute prendre la route où tout sourit à son cœur et à sa imagination, où l'appellent toutes les aspirations d'une nature de feu, d'une âme qui cherche le bonheur. Non, après bien des hésitations, après une lutte pénible où plus d'une fois il a éloigné de ses lèvres la coupe du sacrifice, il s'est décidé à prendre l'autre voie.

Voyez, maintenant, ces jeunes filles délicates qui sur les champs de bataille bravent la mitraille pour voler au secours des blessés et des mourants; voyez-les dans ces hôpitaux, au sein de toutes les misères, de toutes les tristesses de l'humanité, remplissant avec tant de patience les devoirs les plus pénibles, obligées de broyer en quelque sorte, à tout moment, leur cœur de femme, de lutter constamment contre les délicatesses de leur sexe. Voilà, certes, des dévouements extraordinaires, et, cependant, ce sont des faits de tous les jours dans le catholicisme, et lui seul peut les produire dans toute leur pureté.

Cette grandeur, on ne la trouve pas seulement dans la pourpre ou la soie, sur les trônes et dans les palais, mais bien souvent dans les plus humbles conditions, sous les habits modestes de l'ouvrier, dans la chaumière du labourer.

Relève la tête, noble ouvrier qui exécute avec résignation cette terrible sentence portée contre l'homme:—tu mangeras ton pain à la sueur de ton front; tu es peut-être plus grand aux yeux de Dieu que les rois et les guerriers. On te parle souvent d'égalité, de fraternité, tu comprends, que dans la religion seule, tu peux trouver la réalisation de ces grandes choses.

La religion, elle a des lois pour les grands comme pour les petits, pour les riches comme pour les pauvres, elle fait les grands rois comme les bons sujets et donne au soldat la force de vaincre ou de mourir.

Les souverains pontificaux ont prouvé, dans la dernière guerre, que la religion catholique sait toujours faire de braves soldats. On s'était moqué d'eux, quand on les avait vu offrir le secours de leur bras à une cause perdue, mais lorsqu'on les vit verser si héroïquement leur sang pour la France, sur les champs de bataille de Mans et de Patay; lorsqu'on les vit, toujours les premiers à l'attaque, et les derniers à la retraite, faisant bien souvent de leurs nobles poitrines un rempart à leurs détracteurs, on baissa la tête et on battit des mains.

Il est deux hommes, en ce moment, qui donnent l'exemple de ce que peut faire la religion, deux hommes dont les vertus et la force morale attirent l'attention et l'admiration du monde. L'un est le dernier descendant de cette illustre famille des Bourbons, qui a gouverné, pendant quatre siècles, la plus grande nation du monde. Au milieu des ambitions qui depuis tant d'années déchirent et divisent la France, lui, le représentant de l'autorité légitime, lui, qui de tous les prétendants possède les meilleurs titres à la couronne, il reste calme, se bornant à prier pour sa patrie, et pour ne pas augmenter ses troubles et ses douleurs, il vit loin d'elle, loin de tout ce qu'il aime. Il n'aurait qu'un mot à dire, un appel à faire, mais

plutôt que de renoncer à ses principes, à son drapeau, plutôt que de faire verser le sang pour sa cause, il aime mieux ne pas régner. Il attend, lorsque la France, à la veille de s'abîmer, lui demandera de la sauver, il se dévouera pour elle. C'est le comte de Chambord, qui doit régner, dit-on, sous le nom de Henri V, rendre à la France son antique splendeur et donner aux peuples et aux rois l'exemple de toutes les vertus. Rien d'étonnant que la France, après avoir vu où aboutit le règne de l'intrigue, de l'orgueil et de toutes les mauvaises passions, remette son sort entre les mains d'un homme de principes, d'un roi chrétien et honnête homme.

L'autre, mesdames et messieurs, c'est le vieillard sublime du Vatican, l'incarnation de ce qu'il y a de plus grand et de plus noble sur la terre, la pierre angulaire du monde chrétien et civilisé, Pie IX, dont la voix dominant le bruit de la mitraille et les cris menaçants des peuples et des rois ligés contre l'Eglise, ne cesse de faire entendre ces sublimes paroles: *Non possumus*.

Non possumus! c'était le cri des martyrs en face des bourreaux, au sein des tortures, et c'est le cri que l'Eglise répète depuis dix-huit siècles à ses persécuteurs. *Non possumus!* c'est le cri des consciences opprimées, la protestation du droit contre l'injustice, de la vertu contre le vice, de la faiblesse contre la force, de l'innocence contre les séductions ou les violences.

2ÈME PARTIE.

Avons-nous des grands hommes? A cette question, je réponds: "oui," avec un légitime sentiment d'orgueil national. Nous n'avons pas raison d'être jaloux de la gloire des autres nations, car notre histoire n'est pas longue, mais elle est bien remplie, elle porte à chaque page le cachet de la grandeur et offre, depuis notre origine jusqu'à ce jour, un tableau que nous pouvons montrer, sans rougir, aux yeux de l'univers entier. Baptisés à notre naissance, dans l'eau des souffrances, maqués dès notre origine, du sceau des persécutions, nous avons grandi dans les luttes et les sacrifices. Nos pères venaient du beau pays de France où la vie est si douce, le climat et la nature si agréables. Combien ils durent souffrir pour triompher de tous les obstacles que la nature et les hommes opposèrent à leur établissement!

L'histoire célèbre avec raison l'origine des grandes nations, elle aime à nous transporter par la pensée auprès de leur berceau, à nous raconter les actions héroïques de leurs fondateurs. Mais elle ne peut nous montrer rien de plus beau que le dévouement des Jacques-Cartier, des Champlain et des Maisonneuve, la valeur guerrière des d'Iberville, des Daulac et des Montcalm, le patriotisme des Bédard, des Papineau et des Morin. Oui, nous avons eu nos grands hommes dans la guerre et la politique, l'éloquence et les lettres.

Issus d'une nation guerrière, fils de ces Français dont le drapeau victorieux a flotté sur toutes les terres et sur toutes les mers, nous avons montré en cent occasions que nous n'avions pas dégénéré. J'ai parlé de certains actes de courage célébrés par l'antiquité, mais notre histoire est remplie de faits semblables. L'établissement seul de Ville-Marie est un prodige de dévouement et de persévérance. Quoi de plus beau, de plus touchant que l'héroïsme de cette poignée de colons qui pendant cinquante ans disputa pied par pied, pouce par pouce, en quelque sorte, les lieux chéris que nous habitons aux farouches enfants de la forêt. Quelles luttes! Lutte de tous les jours, de tous les instants, de un contre dix, un contre vingt. On parlait le matin pour le champ, le fusil sur le dos, avec la perspective d'être scalpé ou de laisser son cadavre dans le sillon qu'on aurait tracé, et ce qui était pis encore, d'être fait prisonnier pour mourir au milieu des tourments les plus affreux. Quel courage pour travailler ainsi en face de la mort pour persister à défricher une terre si inhospitalière!

Les propriétaires de ces splendides magasins qui ornent les rues Notre-Dame et St. Paul ne pensent pas que ces terrains précieux qu'ils achètent et vendent au poids de l'or, en quelque sorte, nos pères, des Français, les ont payés de leur sang. C'est au cœur de la ville, sur la Place d'Armes, que M. de Maisonneuve pour protéger la retraite de ses hommes, tint tête à deux cents Iroquois et qu'il tua d'un coup de pistolet le chef sauvage qui l'avait saisi à la gorge et cherchait à le faire prisonnier. C'est à quelques pas de là que Lambert, Closse, Leber, Dollard, Belestre et Brigeac se signalèrent par des actes de bravoure et des combats dignes d'être chantés par Homère; c'est là que tombèrent tant de braves en se battant comme des lions. C'est à quelques milles plus loin que Dollard, et ses seize compagnons, se dévouant à une mort certaine pour sauver la petite colonie, allèrent entreprendre d'arrêter trois ou quatre cents Iroquois qui se précipitaient sur Ville-Marie. Ils moururent tous, mais les Iroquois effrayés et honteux du mal que leur avait fait cette poignée de héros, regagnèrent leurs forêts.

Maintenant, mesdames et messieurs, si je voulais vous transporter sur les champs de bataille de la Monongahela, de Carillon et de Chateaugay, quels souvenirs glorieux je pourrais évoquer! Montcalm, Lévis, de Salaberry, vos noms et vos exploits sont dignes de figurer au temple de la gloire et d'être conservés précieusement dans le cœur et la mémoire du peuple canadien.

Après les guerres, pour la défense du sol de la patrie, vinrent les luttes pour l'indépendance nationale, lutte d'éloquence et d'intelligence, où nous trouvâmes des chefs dignes de ceux qui nous avaient conduits sur les champs de bataille, époque de grandeur morale et de patriotisme où nous ne craignîmes pas de défendre nos droits et nos libertés en face des prisons et des échafauds.

Il ne me reste plus qu'une chose à faire.

J'ai dit que le sentiment religieux était la source la plus féconde de dévouement et de véritable grandeur, notre histoire confirme d'une manière éclatante cette vérité.

Elle constate, et tous les hommes de bonne foi avouent, que c'est le sentiment religieux qui donna à nos frères la force d'accomplir de si grandes choses, d'endurer tant de souffrances.

Ecoutez ce qu'ils répondaient à ceux qui cherchaient à leur faire abandonner un pays où ils étaient exposés, tous les jours, à tant de dangers et à la mort la plus affreuse:—C'est vrai, disaient-ils, nous avons beaucoup de difficultés, mais c'est pour la gloire de Dieu que nous souffrons, pour étendre son règne, et cette pensée suffit pour nous donner du courage.

Quelques personnes ont attribué l'établissement de notre pays à une pensée bien différente, le désir de faire de l'argent par le commerce des pelleteries.

A ces personnes je dirai qu'elles ne connaissent pas l'histoire de leur pays et de Montréal en particulier.

Qu'un grand nombre de personnes soient venues dans le pays à la suite des missionnaires, pour faire de l'argent, rien de plus naturel et de plus vrai, mais ce ne furent pas ces personnes qui fondèrent notre pays. Non, les véritables fondateurs de la

Nouvelle France furent les Champlain, les Maisonneuve et les Ollier, Madame de la Peltrie, Melle. Mance, la Sœur Bourgeoise, les Leber, les Closse, tous les braves guerriers qui protégèrent la colonie de leur épée, et tous ces missionnaires intrépides, ces prêtres héroïques qui donnèrent l'exemple du dévouement et du martyr. Eh! bien, ceux-là ne vinrent pas ici pour faire de l'argent; au contraire, la plupart se ruinèrent et vendirent tous leurs biens en France pour consacrer leur fortune comme leur vie à l'établissement de ce pays.

Non, Dieu merci! un motif plus noble que l'amour de l'argent présida à notre origine; attribuer à nos pères un motif si mesquin est mentir à l'histoire. Et s'il m'était permis ici de faire une remarque qui m'est personnelle, je dirais que si je suis un des prédicateurs les plus ardents du progrès et de l'industrie en pays, ce n'est pas à cause de l'argent lui-même, mais à cause de son influence et parce que dans les circonstances où nous sommes, c'est le moyen le plus puissant de faire respecter et d'augmenter l'héritage glorieux de nos pères, de conserver notre population. Ce sentiment religieux, les étrangers, qui ont écrit sur notre passé, l'ont constaté à chaque page de notre histoire, et ceux qui ont voyagé à travers l'Amérique depuis le Golfe du Mexique jusqu'à la Mer glaciale, ont pu suivre les traces de nos ancêtres aux signes de foi qu'il ont laissés derrière eux. Ils le reconnaissent, aussi, ce sentiment religieux, dans toutes ces maisons consacrées à l'éducation et à la charité, dans ces temples nombreux et magnifiques dont les cloches et les tours dominent nos villes et nos campagnes, dans toutes ces œuvres de bienfaisance qui semblent naître, comme par enchantement, sur ce sol fertilisé par le sang des martyrs.

De même que nous en avons eu des hommes toujours prêts à sacrifier leur vie sur les champs de bataille et dans les luttes politiques pour la défense du sol et de nos libertés, ainsi nous en avons trouvé pour consacrer leur fortune à toutes les œuvres utiles à la patrie.

Il n'y a que quelques jours encore, le Barreau de Montréal célébrait les noces d'or d'un de ces hommes dont la vie toute entière est un hommage rendu à la religion et à la société, d'un de ces honnêtes citoyens tels que la religion bien comprise et bien pratiquée sait les faire. Et comment, quand on parle de charité et de bonnes œuvres ne pas jeter une fleur en passant sur la tombe à peine fermée du bon citoyen dont ces lieux même rappellent la générosité?

L'œuvre de dévouement et de protection des premiers missionnaires n'a jamais été interrompue, elle a été noblement continuée par ces prêtres zélés et ces grands évêques qui ont su si bien pourvoir aux besoins de l'Eglise et de la patrie, et se dévouer, comme leurs prédécesseurs, pour cette pauvre colonie, qu'on aurait dit un rameau de la nationalité française, perdu au sein de l'Amérique. Les œuvres de Laval, des Plessis et des Lartigue sont profondément gravées dans nos cœurs, car tous les jours nous en recueillons les fruits abondants.

Les fêtes brillantes qu'on prépare, en ce moment, ces démonstrations de respect et de confiance qui éclatent d'un bout du pays à l'autre, sont une preuve éclatante que la chaîne de ces prélats distingués n'est pas encore brisée.

En mil huit cent vingt-et-un, il y avait au séminaire de Nicolet, un jeune ecclésiastique qui était loin de prévoir les hautes destinées auxquelles la Providence le réservait.

Humble, pieux et modeste, tout entier à ses devoirs de professeur, il cherchait plutôt à s'effacer qu'à briller. Mais le grand évêque Plessis, qui se connaissait en hommes, l'avait remarqué, car Mgr Lartigue qui venait de monter sur le siège épiscopal de Montréal lui ayant demandé un secrétaire, il lui avait conseillé de choisir ce jeune ecclésiastique. "On le dit un peu «crupuleux», disait Mgr Plessis, mais nul ne fera mieux votre affaire."

Le jeune ecclésiastique partit donc pour Montréal, l'esprit bien réoccupé de la manière dont il remplirait les devoirs importants de sa charge. Il parait qu'il se conduisit bien et qu'il fit l'affaire de l'évêque de Montréal, qui pourtant était assez difficile, car en 1836, Mgr Lartigue le nomma son coadjuteur, et trois ans après, le petit ecclésiastique de Nicolet, qui avait grandi si modestement à l'ombre des autels, devenait évêque de Montréal.

Il avait été fait prêtre, le 30 novembre 1822. Il y a de cela cinquante ans, il y a bien longtemps, et cependant cinquante années ne lui ont pas suffi pour faire tout le bien qu'il avait en vue, car il travaille encore, comme dans les premiers jours de son ministère, et semble quelquefois avoir lassé à force de patience la maladie qui souvent a cru l'avoir terrassé pour toujours.

Ce qu'il a fait, je n'ai pas besoin de vous le dire, Montréal en est rempli. On rapporte que lorsqu'un grand saint de l'Eglise marchait, les fleurs naissaient sous ses pas; on peut dire que les bonnes œuvres sont nées sous les pas de celui dont je parle, qu'elles se sont développées sous le souffle de sa charité.

Apparaissent, vous tous, qui avez été l'objet de son dévouement, orphelins, malades, et indigents auxquels il a élevé des asiles, Sœurs de charité, prêtres et religieux, qui êtes venus à son appel faire du bien au milieu de nous; et vous tous jeunes et vieux, riches et pauvres qui êtes allés le voir dans vos infortunes, mères de familles qui tant de fois avez gravi, la douleur dans l'âme, les yeux rougis de larmes, les marches de pierre de l'évêché de Montréal, portant dans vos bras l'enfant bien-aimé que vous craigniez de perdre, dites-nous ce que vous savez. Et vous, pauvres enfants de la Verte Erin qui fûtes jetés mourants sur nos plages, frappés d'une terrible maladie, quelle est la figure qui vous apparut dans votre agonie, comme une vision céleste pour vous consoler?

Et vous pauvres orphelins, quel est le dévouement qui remplaça vos pères et mères, victimes du fléau?

Apparaissent, ai-je dit, mais non, restez en arrière, vous êtes trop nombreux, cette salle ne serait pas assez grande pour vous contenir. J'ai parlé des grands guerriers qui ont promené leurs bataillons victorieux à travers le monde, heureux monseigneur, ceux qui arrivent dans l'autre monde à la tête d'une armée comme celle-là.

J'ai fini le bouquet que je voulais faire; je viens d'y mettre la dernière fleur; je suis certain, monseigneur, que tous ceux qui vous respectent, c'est-à-dire tout le monde, vont le trouver assez beau, maintenant. Permettez-moi, monseigneur, de vous placer dans ce bouquet entre St. Charles Borromée et Mgr Plessis. Il ne me reste plus qu'un vœu à faire, en ce jour consacré à célébrer vos noces d'or, votre cinquantième année de mariage avec l'Eglise, c'est que votre lune de miel qui dure depuis cinquante ans dure encore autant. Il est vrai que les lunes de miel ne durent pas aussi longtemps, ordinairement, mais aussi ce n'est pas tous les jours qu'on voit un époux comme vous et une épouse comme l'Eglise.

A TRAVERS MES LIVRES.

MŒURS POLITIQUES D'AUJOURD'HUI.

Les élections terminées, j'ai interrompu mon étude sur le mouvement politique, en Angleterre, dans ses diverses phases les plus instructives, pour reporter l'attention de vos nombreux lecteurs sur d'autres sujets plus en rapport avec l'actualité au jour le jour. J'y reviens aujourd'hui pour étudier, avec Francis Wey, une époque très-curieuse de l'histoire parlementaire de la mère-patrie, époque où les passions politiques avaient atteint un degré de violence telle qu'un rien suffisait à les faire éclater en actes de cruauté révoltante.

Nos journaux se sont élevés, et avec raison, contre l'implacabilité du *Globe*, qui insérait dans ses colonnes une dépêche de Montréal où l'on disait brutalement qu'il était fort indifférent que Sir George fût ou ne fût pas élu dans un collège rural, attendu qu'il n'en avait plus que pour six mois à vivre.

Mais qu'était-ce que cela en comparaison du ton des journaux d'alors? Un crime ne pouvait se commettre, dit Francis Wey, sans que les journaux whigs l'imputassent aux tories. Un malheur ne pouvait arriver à un whig sans que les journaux tories en fissent des gorges chaudes. Le *Weekly Packet*, feuille tory, après avoir raconté que le pasteur presbytérien d'Epsom s'était cassé la jambe et qu'on avait dû la lui couper, ajoutait joyeusement: "C'est la preuve que ces prétendants à la sainteté ne marchent pas toujours avec la circonspection qu'ils le disent." Le *Weekly Journal*, feuille whig, annonçant qu'une femme était morte d'ivrognerie dans la rue, se plaisait à "supposer qu'elle était du parti de la haute église."

Voilà, certes, le plus grossier de nos journaux distancé, et d'un grand bout. Les mœurs politiques et sociales ont bien changé, depuis cette première moitié du 18e siècle, où, à côté de la finesse et de l'élégance d'Addison, la féroce malice de Swift jetait ses basses et grossières injures, qui n'épargnaient ni les femmes ni les prêtres.

A cette époque, continue Wey, personne n'échappait, personne ne cherchait à échapper à la classification des partis. Les femmes, les enfants, les domestiques se disaient whigs ou tories. Les sermons, les comédies, les mascarades, tout avait une couleur politique. On ne s'occupait pas de son salut, on ne se livrait pas au plaisir, on n'achetait pas, on ne vendait pas sans faire acte de parti. Les cabarets, les cafés, les auberges et jusqu'aux boutiques se rattachaient à l'une ou à l'autre faction. Les femmes whigs et tories se distinguaient par le nombre de leurs mouches, par la couleur de leurs coiffes et par leurs places au théâtre.

Mais le détail le plus curieux et le plus comique est le suivant:

Les valets des membres des Communes tenaient leur parlement au petit pied en attendant leurs maîtres à la porte de Westminster, et en 1715 whigs et tories se battirent pendant deux jours à coups de poing sur le choix de leur orateur. Après bien des tâtes cassées, les whigs l'emportèrent, et le domestique de M. Strickland fut nommé.

N'est-ce pas que cela est impayable?

Dans la populace au contraire la domination appartient longtemps aux tories. Lors du procès du docteur Sacheverell en 1710, (poursuivi par la Chambre des Communes devant la Chambre des Lords pour un pitoyable sermon sur les dangers auxquels le gouvernement de Godolphin exposait, selon lui, l'Eglise d'Angleterre) la foule manifesta sa bienveillance pour le docteur en saccageant une demi-douzaine de chapelles dissidentes aux cris de "Vive Sacheverell! Vive la haute église!" Le jour du couronnement de George 1er, le peuple de Norwich, de Bristol et de Birmingham crut devoir protester contre la cérémonie par le pillage de quelques maisons. Pendant les deux premières années qui suivirent l'avènement du nouveau roi la canaille de Londres célébra la naissance de tous les personnages passés ou présents dont le nom pouvait servir de prétexte à des démonstrations factieuses en s'attroupant, soit pour boire à la santé du prétendant, soit pour brûler en effigie George 1er, soit pour démolir des chapelles dissidentes, soit pour assommer les passants, qui se refusaient à crier: "Vive le roi Jacques! Vive la haute Eglise! Plus de gouvernement étranger!"

Nous ne sommes plus, Dieu merci, ni si farouches, ni si féroces, ni si tapageurs. Aujourd'hui, l'enthousiasme politique, en dehors de la période électorale, nous pousse de temps en temps vers une table bien servie, dans une salle bien éclairée, bien décorée, et bien chauffée, si c'est en hiver; le même enthousiasme nous soutient jusqu'à minuit à manger et à boire, et à entendre des discours bourrés de civisme, de patriotisme, et s'élevant parfois jusqu'au lyrisme. Mais le lendemain, nous sommes tout fiers de reprendre nos travaux ordinaires, la charrue du laboureur, la hache du bucheron, le ciseau du tailleur, ou la forme du cordonnier, et ce serait de tout cœur que nous enverrions promener le malencontreux partisan qui viendrait nous proposer une manifestation quelconque en faveur de qui que ce soit.

Nous avons la foi, oui, certes, mais nous sommes tièdes. Dame, que voulez-vous? Nous n'avons point fait l'expérience de quatre-vingts ans de révolution, et des bouleversements qui les accompagnent. L'Angleterre, en ce temps-là, avait assisté à la chute de Charles 1er, à celle du Long-Parlement, à celle de Richard Cromwell, à celle de Jacques II; puis elle avait vu se modifier l'ordre de succession à la couronne, d'abord au profit d'un roi qui n'avait pas eu d'enfants et d'une princesse héréditaire qui avait perdu les siens, en second lieu au profit d'une maison allemande.

Mais je reviendrai plus tard sur ce sujet. Pour le moment, suivons dans la rue whigs et tories, et rendons-nous compte, avec Francis Wey, de leurs faits et gestes.

La police étant incapable de réprimer les désordres des tories, dont je parlais plus haut, les habitués des cabarets whigs entreprennent de se faire justice eux-mêmes. Ces bruyants défenseurs de l'ordre se mirent à parcourir Londres en bandes nombreuses, promenant des images grotesques du pape et du prétendant, donnant la chasse aux *Jacks*, envahissant leurs tavernes, bouleversant leurs feux de joie et brûlant en effigie leurs chefs. Les rencontres dans la rue à coups de gourdin devenaient parfois très-sanglantes; mais c'était à l'attaque des cabarets et des tavernes que se livraient les plus meurtriers combats. Les assaillants se retiraient rarement sans avoir essayé quelques coups de feu, et il fallut pendre un certain nombre de mutins pour empêcher les processions politiques de dégénérer trop souvent en affaires de mousqueterie.

Mais il y avait plus, et les femmes mêmes étaient fort loin d'être en sûreté; la jeunesse turbulente et licencieuse qui

vivait dans les cafés était une véritable peste publique. Insulter les honnêtes femmes, chercher querelle aux gens paisibles, coudoyer les passants et les faire descendre dans le ruisseau, tels étaient les innocents plaisirs des mauvais sujets qui, sous le nom de *Mohocks*, faisaient la terreur de Londres. La nuit après avoir bien bu, ils se précipitaient dans les rues, l'épée à la main, renversant et blessant ceux qui avaient le malheur de se trouver sur leur passage. Parvenaient-ils à mettre la main sur une femme, ils la plaçaient la tête en bas au coin d'une borne, ou bien encore ils la renfermaient dans un tonneau et l'envoyaient rouler en bas d'une colline.

Tous ces détails, qui vous révoltent, chers lecteurs, sont historiques; je les donne, sous la garantie de Francis Wey, que je copie presque partout mot à mot.

Chaque bande avait son divertissement favori et comme son mode particulier de torture. Les uns mettaient leurs plaisirs à aplâter les nez ou à faire sauter les yeux d'un coup de doigt; d'autres trouvaient plus comique de donner aux gens ce qu'ils appellent "une suée." Le jeu consistait à se ranger en cercle autour de la victime, à la piquer par derrière à mesure qu'elle se retournait pour éviter la pointe des épées, et à lui imprimer ainsi un mouvement de nature à exciter la transpiration.

De telles mœurs, remarque Wey, comportaient une singulière brutalité dans les actes et dans les paroles, et imposaient la nécessité de se faire justice à soi-même. Dans la classe supérieure, on dégainait pour un rien; dans la classe inférieure, on boxait à tous propos. Les domestiques attroupés à la porte des parcs, pour y attendre leurs maîtres, se pochaient les yeux et se déchiraient les habits pour simple passe-temps. Au théâtre, où ils avaient des places gratuites, leur impudence et leur grossièreté étaient des plus incommodes; ils interrompaient la représentation par leurs bruyantes plaisanteries; ils jetaient des pommes et des croutes de pain sur la scène, et lorsque, pour mettre fin à ces désordres, on ferma en 1737, la galerie des valets de pied, les exclus, au nombre de trois cents prirent d'assaut le théâtre de Drury-Lane, à la barbe du prince de Galles, après avoir blessé vingt-cinq personnes. Pour avoir définitivement raison des gens de livrée, il fallut mettre garnison dans la salle.

Nous nous plaignons souvent de nos domestiques, et quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, nous avons raison de nous plaindre, mais il faut pourtant reconnaître que ce sont des anges comparés aux diables de valets de ce temps-là. Mais persuadé donc à une maîtresse de maison que sa cuisinière est un ange!... Oh! la, la!...

UN SOLITAIRE.

BULLETIN AMÉRICAIN.

Nous voici à la fin de la campagne électorale; dans cinq jours le monde entier approuvera ou désapprouvera le choix que la nation américaine aura fait pour présider à ses destinées. Malgré les récentes victoires de l'Ohio et de la Pensylvanie, le parti républicain ne laisse pas d'être inquiet du résultat général. Il faut avouer que les partis qui supportent Horace Greeley ne se sont pas laissés trop abattre par les revers qu'ils ont essuyés dans les élections locales. Ils travaillent à l'unisson et avec l'espérance de remporter la victoire, l'ancien parti démocrate surtout.

Dans plusieurs Etats on appréhende des rixes sanglantes, principalement dans les Etats où les blancs et les noirs se disputent le pouvoir.

S'il faut en croire les organes de l'opposition, les partisans de l'administration auraient obtenu une majorité frauduleuse en Pensylvanie, dans les élections d'état. On aurait inventé des urnes à double fond; dans ce double fond on aurait déposé, d'avance, une liasse de scrutins portant les noms des candidats républicains et, à la clôture des polls, ces bulletins se seraient trouvés mêlés avec ceux qui y avaient été légitimement introduits par les électeurs, par ce moyen les républicains auraient obtenu leur majorité. Ces derniers crient à la calomnie, aux mensonges, et nient fortement être coupables de ces tricks électoraux. Ils sont tout stupéfaits, cependant, de la majorité immense qui leur a assuré la victoire en Pensylvanie.

Une des particularités de cette campagne électorale, c'est que les femmes, bas-bleus, etc., etc., qui réclament le droit de vote, se déclarent, par des circulaires et leurs journaux, en faveur du général Grant. Voici un extrait d'une de leurs circulaires:

FEMMES, EN AVANT!

"Que toutes les femmes du pays se servent de leurs pouvoirs (sic) pour assurer la défaite du vieux Greeley qui a dit: J'aimerais mieux enterrer ma fille que de vivre pour la voir voter. Ce n'est plus le temps pour les femmes de dire qu'elles n'ont pas droit de voter. Quand Horace Greeley s'impose comme candidat pour le fauteuil présidentiel, si les femmes qu'il a insultées et tournées en ridicule, se taisent, les pierres du chemin jeteront les hauts cris. La femme qui, par tous les moyens directs ou indirects, ne cherche pas à renverser les prétentions de ce Greeley, le calomniateur, le détracteur de son sexe, manque à son devoir. Pour le plus grand bien de la femme comme pour le plus grand bien de la nation, Horace Greeley ne doit jamais devenir Président des Etats-Unis."

Déjà cet appel a produit des résultats. Dans l'Indiana on a vu des femmes solliciter les suffrages pour le parti républicain. A la porte d'une place de poll, on a vu une jeune et jolie fille, portant un placard sur lequel on lisait: *A kiss to any one who votes my ticket*. Et tous ceux qui acceptaient un bulletin de sa main recevaient en même temps un baiser. Les jeunes gens se précipitaient au poll, plus d'un d'entre eux ont tourné capot pour une des joues de ce cabaleur nouveau genre, son ticket fut vainqueur.

Les Canadiens émigrés qui sont citoyens américains, ne sont pas d'accord, tant s'en faut, en politique. Dans une ville, une partie d'entre eux seront pour Grant et l'autre pour Greeley. Nous déplorons cet état de choses. Ceux qui ont le droit de voter sont si peu nombreux qu'ils n'ont pas besoin de se diviser s'ils veulent conquérir une certaine influence comme dénomination distincte. Un nombre considérable de nos compatriotes doivent prendre les mesures nécessaires pour devenir citoyens américains, cet automne; dans le cours de l'hiver qui approche, il serait urgent de proposer une convention politique pour aviser aux moyens de rallier sous un même drapeau les voteurs canadiens. Par cette union, nos compatriotes seraient en demeure d'acquiescer un degré d'influence salutaire pour la complète réussite de leurs entreprises tant nationales que religieuses. Il est à désirer que cette entente soit effectuée le plus tôt possible.

FERD. GAIGNON.

REVUE ETRANGERE.

FRANCE.

Louis Veillot revient à la charge contre Gambetta en qui il voit le futur dictateur de la république radicale. Il demande à M. Thiers de l'arrêter pendant qu'il en est temps encore, de le forcer à la révolte décisive ou de le contraindre à rendre compte de ses paroles devant la justice. Il dit qu'il n'est pas encore prêt pour la révolte, mais que si on attend, ce sera un Catilina vainqueur. Il compare Gambetta à un tonneau vide qu'on roule sur la pente de la révolution; Gambetta se laisse rouler par la populace, espérant qu'il pourra s'arrêter, quand il le voudra, mais lui-même alors s'apercevra qu'il n'était qu'un instrument et s'il ne veut pas continuer de rouler, il sera écrasé. M. Veillot voit très clair dans la situation; il nous semble évident que Gambetta prépare la révolution en ce moment et qu'il sera le chef obligé de la révolution sociale. Il faut que tous les mauvais instincts qui fermentent dans les bas-fonds de la société viennent encore à la surface et qu'ils se satisfassent une fois. Nous ne voyons pas comment l'ordre peut revenir avant que le mal et le bien en soient venus eux-mêmes dans une lutte terrible. Les révolutions qui se font contre un abus peuvent être évitées, mais il n'en est pas ainsi de celles qui se font contre la société elle-même. Il faudrait pour cela refaire les cœurs et les intelligences, lui rendre avec la foi le respect de la loi et de l'ordre établi par Dieu dans le monde; mais qui fera ce miracle? C'est à la propriété qu'on en veut aujourd'hui; comment arrêter des gens qui croient que la propriété est une injustice et qui se croient assez forts pour obtenir le partage des biens?

Les troupes allemandes ont évacué Rheims et la garnison française est entrée dans la ville, au milieu de grandes réjouissances. L'évacuation de la Marne et de la Haute Marne par les troupes allemandes a été complétée.

Roussel, un des communistes les plus éminents, a été trouvé coupable des accusations portées contre lui et condamné à mort.

M. Théophile Gauthier, poète, romancier et critique français, est mort.

Les journaux de Paris sont d'avis qu'à la prochaine session, l'assemblée nationale adoptera un amendement par lequel Thiers serait nommé président à vie, créant une chambre haute et la charge de vice-président, remodelant en partie l'assemblée et imposant certaines restrictions sur le droit de suffrage universel.

CHAMBORD.

Un journal de Nancy, organe du comte de Chambord, fait un appel aux orléanistes de s'allier aux légitimistes et de travailler avec leur intelligence, leur cœur et leur épée, à établir sur le trône le véritable héritier.

ANGLETERRE.

Le prince de Galles vient d'assister à une messe catholique et c'est la première fois, depuis le schisme en Angleterre, qu'un pareil fait se produit. C'est le mariage de la fille adoptive de lady Holland avec Son Altesse Royale le prince Lichtenstein, qui a été l'occasion de cet événement. Non content d'assister à la messe, le prince après la cérémonie, a vivement félicité Monseigneur Manning du discours qu'il a prononcé sur le mariage, selon l'Eglise catholique, et chaleureusement applaudi au séle bienfaisant déployé par cette Eglise dans les Trois-Royaumes.

Cette attitude d'un prince protestant est bien autrement digne d'une Altesse royale que celle du prince Humbert, fils et héritier présomptif de Victor-Emmanuel, qui rencontrant dernièrement un prêtre portant le viatique à un malade, ne daigna pas ôter son chapeau. Comme on lui en demandait la cause: J'attends qu'il commence, répondit-il.

Le célèbre Irlandais Butts continue de faire sensation en Angleterre et en Irlande. Il lutte, comme autrefois O'Connell, pour obtenir constitutionnellement les réformes dont ses compatriotes ont besoin, le "Rome Rule" en particulier.

L. O. D.

NOUVELLES GÉNÉRALES.

Dans un discours qu'il a prononcé à Seaforth, il y a quelques jours, l'hon. M. McKenzie dit que le futur gouvernement réformiste aurait de 20 à 25 voix de majorité à la prochaine réunion des Chambres.

Les commerçants de bois de l'Ottawa, en vue du prix élevé de la main d'œuvre, et des difficultés qu'ils ont éprouvées l'année dernière, ont résolu de réduire matériellement leurs travaux dans les bois pendant la saison d'hiver. Un grand nombre ont déjà manifesté leurs intentions de ne pas travailler sur une aussi grande échelle que l'an dernier, et d'autres se proposent de suivre leur exemple.

On annonce de Québec que M. Alex. Chauveau proposera l'adresse en réponse au discours du trône lors de la prochaine session de Québec, et que le nouveau bureau de poste de cette ville sera inauguré dans le cours du mois de novembre prochain.

LES OURS À GASPÉ.—Un correspondant de Gaspé mande que les ours se sont montrés en grand nombre et ont fait un grand massacre de moutons dans cet endroit. On en a tué 13 à proximité des établissements.

Il est rumeur que Charles A. Leblanc, écr., avocat, sera nommé shérif pour le district de Montréal, en remplacement de M. Boutillier qui a résigné. Si cette rumeur est fondée, cette nomination rencontrera l'approbation du public.

ACCIDENT.—MM. Léandre Cherrier, père, et Léopold Cherrier, fils, appartenant à une respectable famille de Rigaud, comté

de Vaudreuil, se sont noyés sous les circonstances suivantes: Ces messieurs étaient partis de Saint André vers les trois heures, pour retourner à la paroisse de Bigaud, dans un vieux canot, chargé de trois cents briques, pesant quinze cents livres, lorsque l'embarcation chavira. De ce que le canot contenait, on n'a trouvé qu'un pain, à quelques arpents plus bas que la Traverse Mallet. M. Leopold Cherrier, fils, était parti depuis environ quatre ans, pour aller travailler dans les chantiers et n'était de retour dans sa famille que depuis quelques jours; il s'est noyé avec tout l'argent qu'il portait sur lui.

Cet accident a consterné tous les parents et amis des défunts. Le père était un respectable citoyen de 65 ans. Le fils Léopold était un jeune homme de 27 ans qui promettait beaucoup. M. Cherrier était père de Edmond et de J. Cherrier d'Ottawa. Les deux corps n'ont pas encore été retrouvés. Si quelqu'un pouvait donner quelques informations sur les deux noyés, une récompense libérale serait donnée.

HAVRE DE MONTRÉAL.—On dit que les Commissaires du Havre ont transmis au gouvernement et aux comités exécutifs de la Chambre de Commerce et de la Halle-aux-Blés, un plan d'amélioration du Havre sur une vaste échelle. Il s'agit de construire des quais jusque dans la baie d'Hochelaga et jusqu'en haut, près du Pont Victoria.

Le coût est évalué à \$1,250,000.

Si le plan est approuvé, les travaux commenceront le printemps prochain.

Aujourd'hui, 31 octobre les libéraux du Haut-Canada tiennent une grande assemblée à Cornwall. MM. Blake et McKenzie doivent y être; MM. Holton et Cassidy ont été invités.

Le *Courrier d'Outaouais* a agrandi son format. Il a maintenant la taille des autres journaux canadiens. La rédaction en est confiée à M. Elle Tassé, ex-rédacteur de la *Minerve*, c'est une garantie de succès.

LE CASINO.—Samedi soir a eu lieu l'inauguration des salons du Casino. Une grande partie de la jeunesse de Montréal était là. La soirée a été des plus agréables, chacun a pu apprécier les amusements que le Casino donnera à ceux qui en voudront, il y en a pour tous les goûts. M. Larocque, ex-souave est le président du Casino, M. G. Drolet en est l'administrateur; on ne pouvait mieux choisir.

M. Dubuc, rédacteur du *Métis*, a failli être assommé par un anglais à Manitoba.

DRAMME SANGlant À QUÉBEC.—Un meurtre a été commis aux Foulons sur la personne d'un nommé Valopis, matelot nègre du *Lady Havelock*, par un autre matelot de couleur nommé John Smith. Ils étaient à faire des libations chez un Dubois, épicer et hôtelier, en l'honneur de leur arrivée saine et sauve dans le port, lorsque s'éleva entre John Smith et Valopis une dispute acharnée qui se termina par la mort d'un des joueurs. Smith le meurtrier est entre les mains de la justice.

UN FIN COQUIN.

La ville de Québec a l'honneur de donner le jour non-seulement à des hommes d'Etat, orateurs et poètes remarquables, mais encore à de fins coquins. On connaît les exploits de Bis Belleau, de Gravel et de plusieurs autres. Maintenant c'est un nommé Garant qui promet de faire merveille, s'il continue. Condamné à cinq ans de pénitencier, il partait, mercredi le 16, pour sa destination sous la conduite du sergent McCulloch et du sergent de ville Clavet, de la police provinciale. Entre Danville et Richmond, le train ralentit de beaucoup sa vitesse et Garant demanda à ses gardiens de se retirer à l'écart, sous prétexte de satisfaire certains besoins de la nature. Les hommes de police croyant n'avoir rien à lui refuser sous ce rapport, le conduisirent à l'appartement où se font ordinairement ces sortes de choses. Garant, une fois entré dans la cellule, verrouilla la porte et faisant sauter l'appareil qui sert aux phénomènes de la dernière période de la digestion, se coula par l'ouverture, et réussit on ne se lit comment à quitter le train sain et sauf.

Trouvant à la fin que Garant procédait avec une lenteur anormale, l'un des hommes de police prit le parti de s'introduire dans la cellule. La porte verrouillée résista à ses efforts; en deux temps il l'enfonça. Quelle ne fut pas sa stupeur de la trouver vide, le gibier avait filé. On imagine la déconvenue des deux municipaux.

SOUVENIR DE BOSTON (REMEMBRANCE OF BOSTON) 1872: THE JUBILEE POLKA-CAPRICE, PAR J. A. DEFOYS, M.A. M.Q.

Tel est le titre d'un nouveau morceau de musique que vient de publier M. A. Lavigne, à Québec. Il est en vente chez MM. A. J. Boucher et Laurent, Laforce & Co., de Montréal.

M. Defoy trouve moyen de cultiver les fleurs de la musique jusque dans les déserts de l'administration publique; il faut qu'il soit né bien musicien.

ANNALLES RELIGIEUSES ET HISTORIQUES DE LA PAROISSE DE ST. JACQUES LE MAJEUR, DE 1772 à 1872.

C'est une brochure d'une centaine de pages, de belles pages bien écrites, remplies de sentiments religieux et patriotiques.

On y lit deux jolies biographies de Messieurs J. Bro et J. M. Madran, les deux premiers curés de cette paroisse. L'auteur raconte comment la paroisse de St. Jacques le vicaire ou l'Archigan fut fondée par les Acadiens, et il a su profiter des souvenirs évoqués par cette histoire. L'auteur est un jeune prêtre, M. F. X. Chagnon.

ON QU'IL PRÉTEND ÊTRE ET POUVOIR FAIRE.—Le grand remède Shoshonees prétend être purement végétal, et avoir la vertu de guérir plus qu'aucun autre remède ou composition qui ait jamais été découvert. Il a la prétention d'avoir opéré plus de guérisons radicales et étonnantes là où il a été employé, que toutes les autres médecines ou compositions combinées. Il revendique le droit d'avoir été mis en usage par des médecins licenciés et de leur avoir été expédié à des centaines de milles. Il prétend avoir le pouvoir d'enrichir et purifier le sang d'une manière permanente. Il prétend avoir le pouvoir de guérir les poumons des personnes arrivées au premier et second degrés de bronchite et consommation, etc., etc., et nous vous disons: faites-en l'essai.

243 d.

A propos d'un livre qui vient de paraître à Dresde, le *Journal des Débats* nous donne de curieuses révélations sur les origines de la bière:

"D'après Diodore, Hérodote et Plin, c'est le dieu et le roi égyptien Osiris, qui le premier, deux mille ans avant notre ère, aurait eu l'idée de brasser la bière et en aurait produit deux différentes espèces: l'une, épicée; l'autre, rappelant le vin. Les Egyptiens, et sans doute aussi les Juifs, l'imitèrent, et les Grecs inventèrent une bière double (*disodos*?) On doit aux Espagnols et aux Gaulois les mots *cerevisia* (*Cerereis vis*), *bracc* (*malti*), etc., et Tacite nous apprend que les anciens Allemands ne pouvaient vivre sans bière, et que c'était une des qualités de leurs femmes de savoir la préparer.

C'est aux Allemands aussi qu'on doit l'invention des procédés actuels de fabrication et l'emploi du houblon, commencé en 1079. Dès le commencement du moyen âge, l'usage de la bière se répandit, surtout dans le Nord, et devint tellement grand, qu'il causa, dit-on, une famine.

Le roi Gambrinus ou Gambrivius, l'inventeur prétendu de la bière, aurait régné sur les pays s'étendant du Rhin jusqu'à l'Oural, s'il faut en croire les *Annales Bajorum* d'Aventinus, vers 1730 avant Jésus-Christ. C'est à lui que les villes de Hambourg et de Cambrai devraient leur nom.

La bière, à l'origine, fut surtout bien préparée dans les cloîtres. Plus tard, les villes s'occupèrent de la fabriquer, et, dès 1655, il fut rendu à Augsbourg une ordonnance concernant les brasseurs, vendeurs de cette boisson, que les anciens Allemands croyaient pouvoir boire un jour à Walthalla en compagnie d'Odin et la recevoir des mains de belles jeunes filles. Cent ans plus tard, à Ulm, on frappa la bière d'un impôt en attendant que la ville elle-même eût sa brasserie (1367.)

Au dix-septième siècle, l'usage du tabac vint augmenter la consommation de la bière, et un poète impérial, un docteur en droit d'Erfurt, Henri Knaust, écrivant le récit d'un voyage fait en vue d'étudier les différentes espèces de bières, donnait un échantillon des noms singuliers par lesquels cette boisson était désignée, en disant qu'il avait bu à Dantzic du "Défends-toi," à Buxtehude, du "Je ne sais pas comment," à Eisleben, du "Gratter au mur," à Marseburg, de "l'Assassinat et meurtre," à Lizerode, du "Hélas!" et à Lauenbourg, du "Ça ne va pas mieux."

Deux coquins de la pire espèce ont failli ruiner un honnête commerçant de Paris en le menaçant à tout moment de l'accuser de choses terribles, s'il ne leur donnait pas de l'argent. L'honnête bourgeois finit par se révolter, il fit arrêter ses deux harpies qui furent condamnés à la prison.

Un journal français fait à ce sujet les réflexions suivantes:

"Peut-être s'étonnera-t-on que M. Boucicaut ait si longtemps attendu pour se délivrer de ces odieux coquins. Mais c'est là précisément ce qui fait la force de ces misérables. Un bourgeois paisible, un commerçant estimé, et en général, tous les gens qui aiment à vivre tranquilles ont une peur instinctive de l'éclat et du scandale qu'il est si facile de provoquer. "La calomnie, dit Basile, il en reste toujours quelque chose." On connaît aussi le fameux mot, sur le vol des tours de Notre-Dame. Et puis, il existe tant d'imbéciles et de malveillants disposés à dire qu'il n'y a pas de fumée sans feu!... Ce dicton stupide a causé plus de mal qu'on ne pense. Une accusation, si monstrueuse qu'on la suppose, un mauvais propos si ridicule et si infâme qu'il soit peut causer un tort considérable à un honnête homme. Cela n'est pas vrai, mais on le croira, voilà ce que se dit le malheureux en butte aux entreprises des gredins du genre de Bellard et du sieur Bonamy. Menacé d'une atrocité, il tremble et il paye croyant se débarrasser de ses tyrans. Mais cette faiblesse n'a ordinairement d'autres résultats que de les mettre en goût et de redoubler leur audace. Alors commence un long martyre pour le malheureux persécuté! Injures, menaces, rien n'est épargné pour l'effrayer, pour tirer un parti lucratif de ses terreurs. Le jour où la victime ne peut plus supporter ce supplice, elle va tout raconter au procureur de la république et le supplice cesse.... Une belle et bonne condamnation y met fin.

"Ce n'est pas plus difficile que cela, et ce que l'on a de mieux à faire, c'est de ne pas attendre. Il y a tant à y gagner.—Le repos et l'argent."

CHARADES PROPOSÉES.

CHARADE No. 7.

Le labourer retourne mon premier
Pour recueillir ce qu'au printemps il sème;
Mon second est plein de lui-même;
Tel est son fait,
Je le lui dis tout net.

Estelle et Nemorin remplissent mon entier
En allant, un beau jour, à deux, cueillir la fraise;
Et, Monsieur Florian ne nous dit pas pourquoi,
Mais il est très certain, ma foi!

Qu'en revenant du bois leurs cœurs se pâmaient d'aise!

CHARADE No. 8.

Mon premier est dans tous les coins,
Il sert à plus d'un mesurage;
Mon dernier toujours d'âge en âge
Du monde a fourni les besoins,
Et mon tout, monsieur ou madame,
Honore et bénit une femme.

GILL.

CHARADE No. 9.

Marchands, puisez à même mon premier,
A votre choix alors est mon dernier,
Mais gardez-vous de faire mon entier.

GILL.

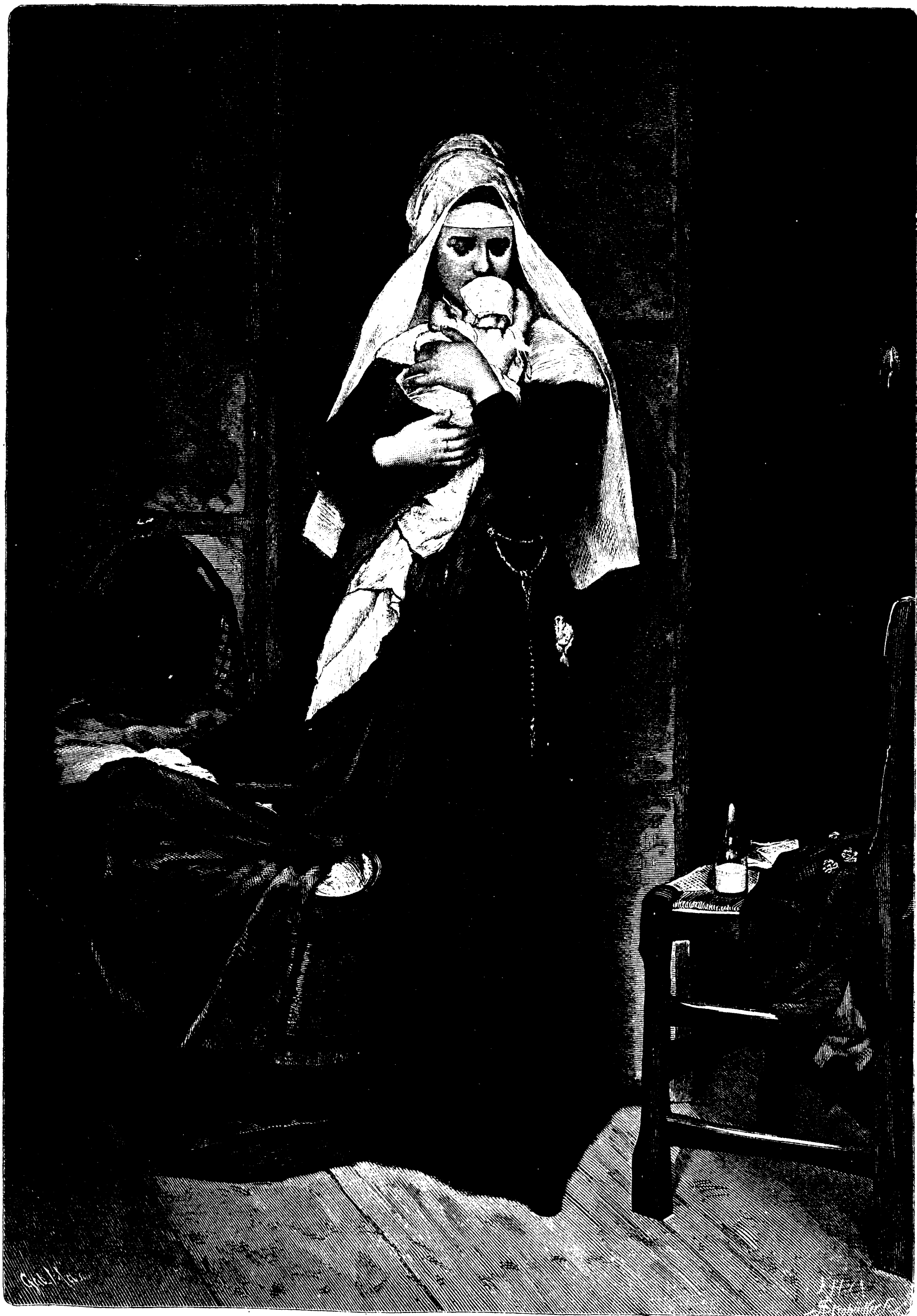
Nous avons encore reçu une dizaine de réponses aux énigmes et charades proposées dans les trois derniers numéros de *l'Opinion Publique*, elles nous sont venues si tard que nous ne pouvons les publier.

Voici les bonnes réponses:

La réponse à la charade de M. Blain de St. Aubin, qui a paru dans le No. du 10 Oct., est "Amour."

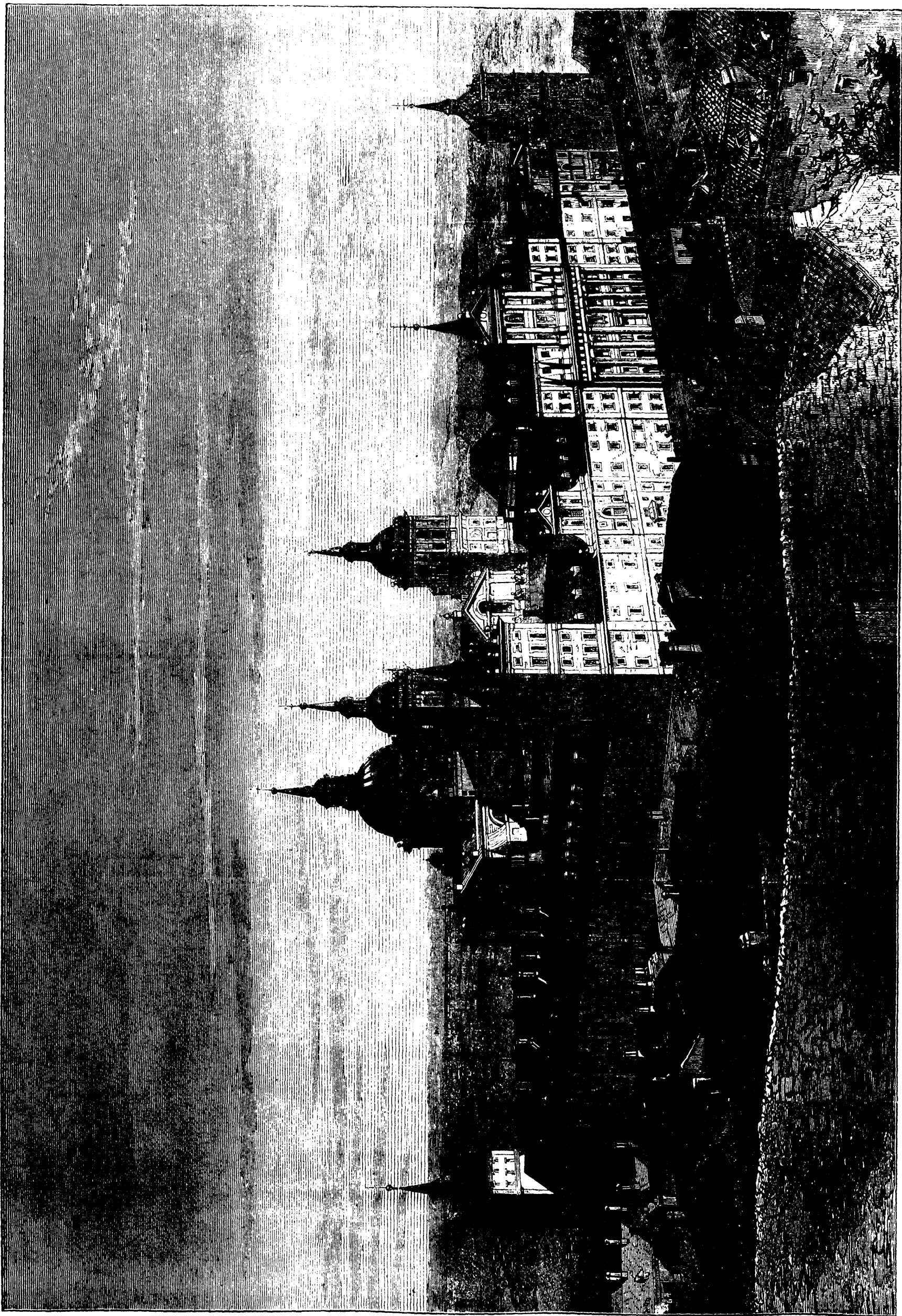
Mots des énigmes: No. 1, Lapin; No. 2, Vapeur; No. 3, Eau-forte (acide nitrique.)

Mots des Charades: No. 1, Théâtre; No. 2, Famine; No. 3, Décor; No. 4, Orpin; No. 5, Chateau; No. 6, Vernier.



"L'ORPHELIN."





PALAIS DE L'ESCURIAL, EN ESPAGNE, RÉCEMMENT INCENDIÉ.

L'OPINION PUBLIQUE

JEUDI, 31 OCTOBRE, 1872.

BULLETIN.

Tout le monde parle d'émigration, chacun a son remède et mille causes différentes sont assignées au fléau. L'abbé Leclerc, dans son intéressante "Gazette des Familles," termine ainsi un entretien sur le sujet :

"Maintenant que faut-il conclure de l'étude abrégée que nous avons faite ensemble, sur les causes qui nous ont donné tant de mal, en nous privant des bras, de la force, du travail, de l'intelligence d'un si grand nombre de nos frères? Ces causes, avons-nous dit, sont: 1o. l'amour d'une liberté effrénée; 2o. l'implanté dans le cœur de notre jeunesse; 3o. l'amour des vaines parures que nous a légué un peuple qui, après nous avoir conquis, a voulu s'emparer de nos épargnes, en échange de ses broderies, de ses pierres précieuses, de ses toiles de fin lin, de ses soieries; 4o. l'usage immodéré des boissons enivrantes. Du moment que nous admettons ceci, nous devons rigoureusement conclure que ceux-là seuls sont véritablement amis de leurs pays, et ennemis sincères de l'émigration, qui feront leurs efforts pour faire disparaître ces causes."

C'est vert, mais c'est juste. Il est regrettable qu'on n'ait pas plus souvent le courage de parler ainsi au peuple.

Les abus et les maux indiqués par l'abbé Leclerc ne sont pas les seules causes de l'émigration; mais il est incontestable qu'ils y ont largement contribué.

D'après certains renseignements que nous avons lieu de croire exacts, il paraît certain que le Gouvernement Local soumettra aux Chambres, à leur réunion de Novembre, un projet de réforme électorale calqué sur la loi d'Ontario.

Suivant le "Globe," du 21 courant, il ne faut pas parler de système protecteur tant que durera le prochain Parlement Fédéral. "Dans la nouvelle Chambre, dit-il, les chances de faire adopter une politique de protection ne valent pas la peine d'être considérées—*are not worth consideration.*" Nous espérons, nous sommes même sûr que le "Globe" se trompe en donnant comme fait accompli ce qui n'est chez lui que l'expression d'un désir intime.

La question des Conseils de la Reine est tranchée dans le sens fédéral, le gouverneur-général ayant seul le droit de conférer de tels titres, au dire des officiers en loi de l'Angleterre. La lettre du Sous-Secrétaire d'Etat ajoute "qu'un Lieutenant-Gouverneur, nommé depuis que l'Union existe, en l'absence de législation, ne possède pas ce pouvoir." Quel parlement peut faire cette législation? Si c'est le Parlement Fédéral, la chose se comprend; c'est en conséquence de l'avis. Mais, alors, pourquoi ne pas le dire? Si c'est le Parlement Local qui peut faire une législation de nature à donner au Lieutenant-Gouverneur le pouvoir de nommer des Conseils de la Reine, on se demandera quelle est la valeur de l'opinion de ces messieurs d'Angleterre. Quoi qu'il en soit, "pour faire disparaître tout doute," dit la dépêche du Sous-Secrétaire d'Etat, "le Gouvernement Fédéral offre de ratifier les nominations faites par le Gouvernement d'Ontario." L'offre est polie et courtoise, mais peu de nature à augmenter la confiance du public dans la solidité de l'opinion des officiers en loi de l'Angleterre sur cette question.

L'affaire St. Juan est terminée à l'avantage des américains. Le Traité de Washington, comme nos lecteurs s'en rappellent, réglait aussi, au moyen d'arbitrage, une difficulté de délimitation de frontière entre les Etats-Unis et l'Angleterre, sur les côtes du Pacifique. L'Empereur d'Allemagne, l'arbitre choisi, a maintenu les prétentions du Cabinet Washington sur la manière d'interpréter le Traité de 1846. Cette décision livre aux Américains un poste très important sur nos côtes. Encore une note à ajouter à l'incurie ou à la sottise des diplomates anglais, quand ils traitent avec les *Yankees* des questions de territoires et de frontières.

On a plaidé à St. Jean, le 18 ou le 19 courant, la constitutionnalité de l'acte des écoles du Nouveau-Brunswick. La cour était au complet et la cause a été très bien plaidée des deux côtés. Le jugement, impatientement attendu, n'est pas encore rendu.

La reconstruction du cabinet local d'Ontario est complétée; on y a aboli la place de Président du Conseil, qui avait été créée pour M. Blake. Il n'y a plus, comme ci-devant, que cinq portefeuilles. L'hon. M. Oliver Mowat, ancien ministre de l'administration McDonald-Dorion, a quitté le Banc pour prendre la place de Premier Ministre, avec le portefeuille de Procureur-Général. Il a été appelé sur suggestion de M. Blake, à qui le Lieutenant-Gouverneur a demandé avis sur le choix de son successeur, en acceptant sa démission. C'est, croyons-nous, en accord parfait avec la vraie doctrine constitutionnelle.

Quel sera le résultat de l'arrivée de M. Mowat? D'après la réputation qu'on lui fait, le prestige qu'on lui prête, M. Mowat devra maintenir le gouvernement aussi fort que l'avaient laissé MM. Blake et McKenzie. Il est, en outre, ami intime de M. Brown, à qui il a dû, dans le temps, son

avancement politique. C'est dire que son gouvernement ne manquera pas les occasions de faire la guerre à Sir John A. McDonald. En résumé, la grande joie du *Globe*, le mécontentement très-mal déguisé du *Mail* nous semblent un indice que MM. Blake et McKenzie ont, en allant chercher M. Mowat, fait un très-habile mouvement politique, au point de vue de leur parti.

J. A. MOUSSEAU.

NOUVELLES DE MANITOBA.

Fort Garry, 16 Octobre, 1872.

Le premier terme de la Cour du Banc de la Reine s'est terminé lundi. Peu d'affaires civiles ont été expédiées. Presque toutes les causes ont été remises au prochain terme. Le calendrier criminel n'était pas non plus bien chargé. Il n'y avait guère que des cas de larcin et d'assaut.

Plusieurs accusations graves relatives aux désordres commis le jour des élections ont été soumises aux grands jurés; mais ces messieurs n'y ont vu que des peccadilles dont la justice n'a pas à s'occuper. Un grand nombre de témoins ont été entendus sur l'émeute de St. Boniface, l'enlèvement du livre de poll, les coups de revolvers tirés, la bagarre de Winnipeg, le saccage du *Manitoba* et du *Métis*. Les noms de la plupart des coupables étaient connus, et ont été désignés aux grands jurés. Mais, ce que personne ne peut comprendre, le grand jury a fait son rapport, et pas une seule accusation n'a été trouvée fondée. La chose a été considérée comme un véritable déni de justice. Aussi, la canaille en a profité pour lever la tête et commencer de nouveaux méfaits. Un des témoins assignés devant le grand jury en a été immédiatement la victime.

Environ une heure après que le grand jury eût fait son rapport à la Cour, M. Joseph Dubuc fut assailli dans la rue par un nommé John Ingraham, qui l'apostropha ainsi: "Qu'avez-vous dit contre moi devant le grand jury?" En même temps, Ingraham le saisit par derrière, le frappe violemment sur la tête, et réussit à l'étendre sans connaissance sur le pavé. Alors il achève de l'assommer à coups de pieds. M. Dubuc est transporté au bureau du *Métis*, et le Dr. O'Donnell est appelé auprès de lui. M. Dubuc a été assez mal les premiers jours mais il commence à prendre du mieux.

De tout cela, il ressort que les grands jurés ont non-seulement acquitté les coupables, mais que quelqu'un d'entr'eux, après avoir prêté serment de garder le secret sur ce qui se passe devant eux, est allé rapporter aux inculpés ce qui a été dit par les témoins.

Voilà où nous en sommes. Plusieurs pensent que si les coupables avaient été arrêtés le lendemain même des élections, ces arrestations auraient modéré l'outrage et l'effronterie de la canaille, et auraient ramené la paix et la confiance pour les citoyens.

Dans tous les cas, Ingraham n'est pas encore arrêté.

Le Lieutenant-Gouverneur Archibald est parti du 8 courant. Il doit revenir dans quelques semaines. Pendant son absence, l'Honorable Juge en Chef Morris agit comme son remplaçant.

Des trois journaux détruits, le *Manitoba* et la *Gazette* n'ont pas encore donné signe de vie. Ils doivent cependant reparaitre. Le *Métis* a publié samedi une demi-feuille; mais on dit qu'il n'est pas encore en état de paraître régulièrement.

L'eau de la Rivière-Rouge est plus haute cette automne que de coutume. Les bateaux à vapeur pourront probablement voyager jusqu'aux glaces.

Depuis quelques jours, on voit passer des banes d'outardes se dirigeant vers le sud. Ce qui, d'après les anciens, est un signe que le froid ne tardera pas à venir.

Un des correspondants du *Globe* dit que les troubles du jour de l'élection ont été surtout causés par des vagabonds venus exprès des Etats-Unis. C'est une fausseté des plus évidentes. Elle saute aux yeux de tous ici. Plût au ciel qu'il en fut ainsi, et que nous n'eussions pas au milieu de nous cet élément de désordre! Ils disent eux-mêmes qu'ils viennent d'Ontario et sont fiers d'appartenir à cette ultra-loyale Province.

WINNIPEGOSIS.

LE PÈRE BURKE.

On annonce l'arrivée prochaine en cette ville du Rév. Père Burke, qui est considéré comme l'un des premiers orateurs du monde. A Rome, c'était le prédicateur des grandes circonstances; c'est à lui que le Pape s'adressait, lorsqu'il voulait produire un grand effet. Aller entendre le Père Burke était une jouissance que voulaient éprouver tous ceux qui visitaient Rome. Il est aux Etats Unis depuis un an; il y est venu à la demande des Irlandais, ses compatriotes, pour faire des lectures et des discours au profit des institutions catholiques et nationales. Qu'on juge de l'effet qu'il a produit par le chiffre auquel s'est élevé le produit de sa parole merveilleuse: un million de piastres! un million qu'il a consacré tout entier à la gloire et au progrès du catholicisme aux Etats-Unis. Lorsqu'il traverse les grandes villes des Etats-Unis, on ne trouve pas d'églises et de salles assez vastes pour la foule qui veut l'entendre. La première fois qu'il parla à Boston, l'assemblée se composait de 45,000 personnes, la seconde fois elle était de 30,000. Il vient ici parler au profit du *Ceres*; ce sont le Père Finnigan et M. O. J.

Devlin de cette ville, qui sont venus à bout de le décider à venir ici aider les Révérends Pères à acquitter les dettes qu'ils ont contractées pour l'érection de cette magnifique église, l'un des plus beaux temples de l'Amérique. On croit que Notre Dame seule sera assez grande pour contenir la foule qui voudra l'entendre; déjà des rapporteurs de journaux du Haut-Canada ont écrit pour savoir quel jour il sera à Montréal. On se propose de lui faire une magnifique réception; une délégation de cinquante personnes ira par train spécial le rencontrer à St. Jean, et une procession au flambeau l'attendra à la gare pour l'accompagner jusqu'à l'église des Jésuites.

Pour donner, en terminant, une idée de son éloquence, il suffira de dire que le *Herald* de New-York n'a pas craint d'affirmer que depuis Démosthènes, le monde n'avait peut-être pas eu d'orateur pareil.

Pour qu'un journal sérieux puisse dire une chose semblable, il faut, dans tous les cas, que le père Burke soit un orateur bien extraordinaire.

L. O. D.

LA BANQUE D'EPARGNES.

Les Directeurs de cette institution ont, le 21 courant, fait en l'honneur de l'Hon. M. Holton, leur collègue résignataire, une démonstration de fort bon aloi. Un goûter a été servi dans les salles de la bâtisse; il y avait là les Directeurs, les députés de Montréal, quelques amis particuliers de la Banque, l'Hon. M. Langevin, de passage à Montréal, et les membres de la presse. La table était présidée par MM. H. Judah et E. Murphy. Aux différents toasts proposés ont répondu les messieurs suivants: les Hon. MM. Holton et Langevin, MM. H. Judah, Workman, Barbeau, Cassidy, Ryan, Jetté et F. David; MM. Penny, White et Mousseau ont répondu à la santé de la Presse. Tous se sont plus à vanter la sage administration de la Banque, son état solide et florissant, et à rendre hommage à l'intégrité, au dévouement et à l'habileté avec lesquels l'Hon. M. Holton avait servi gratuitement l'institution pendant 20 à 25 ans.

MM. Judah et Murphy ont fait les honneurs de la table avec un goût parfait.

Ceux qui entendaient M. Barbeau pour la première fois ont remarqué avec plaisir qu'il est aussi bon orateur qu'excellent caissier. Il parle un anglais très pur et dans un style irréprochable.

AVIS.

Nos abonnés de Québec sont respectueusement informés que M. Et. Légaré, notre agent, collectera dans les quartiers suivants:

1er. Semaine de Novembre.—Haute et Basse-Ville;
2me. Semaine " Faubourg St. Jean;
3me. Semaine " St. Roch et St. Sauveur.

M. F. R. E. Campeau, est nommé agent de l'*Opinion Publique* à Ottawa, en remplacement de M. L. A. Grison.

M. Campeau est chargé de la collection. Nous prions nos abonnés de faire un bon accueil à notre nouvel agent.

UN PROCÈS ÉMOUVANT.

Nous avons déjà parlé de ces deux individus qui se prétendent fils et héritiers de Louis XVII et réclament l'héritage auquel ils ont droit en cette qualité. Le procès va bientôt se passer en Hollande. Les Demandeurs, heureusement, ne demandent pas le trône, ils ne veulent que l'argent; ils sont bien bons. Il paraît que la France n'en finira pas de sitôt avec les prétendants; après les faux Louis XVII, viennent les faux fils de l'infortuné enfant qui fut victime de la révolution. Il y a des journaux qui prennent au sérieux les prétentions de ces deux nouveaux imposteurs. Leur roman a l'air d'être vrai et ils ont toujours passé pour des honnêtes gens.

NOS GRAVURES.

L'ORPHELIN.

Cette gravure de Herr Max, représente une scène aussi grande que triste. Un enfant a été trouvé à la porte de l'hôpital entre les bras de sa mère morte de faim et de souffrances. L'enfant a été recueilli et on voit une jeune Sœur essayant de remédier la mère du petit orphelin.

UNE GIGUE IRLANDAISE.

C'est à Glendalough que le prince de Galles, le prince Arthur et la marquise de Lorne assistèrent à cette scène amusante. Il fallait voir l'enthousiasme avec lequel les *paddy* se livrèrent, en présence de la famille royale, à leur danse favorite. Une grosse femme entre tous se fit remarquer par ses proportions alarmantes et sa fureur pour la *jig*. On crut qu'elle allait être frappée d'apoplexie, mais non, elle en fut quitte pour une terrible sueur. Lorsqu'elle se retira de la danse on aurait dit une baigneuse sortant de l'eau.

L'ESCURIAL.

Ce magnifique palais dont une partie a été incendiée, il y a quelques jours par la foudre, est situé à vingt milles au nord-ouest de Madrid. C'était autrefois le plus grand et le plus beau monastère de l'Espagne; il fut bâti de 1563 à 1584. Suivant une tradition nationale, l'Escorial doit son origine à un vœu fait par Philippe II durant la bataille de St. Quentin, qui fut livrée le 10 août 1557. A l'exemple de Guillaume le Conquérant à la bataille de Hastings, il fit vœu s'il remportait la victoire qu'il bâtirait un monastère en l'honneur de St. Laurent dont on célébrait la fête, ce jour-là. On peut se faire une idée de la grandeur de ce palais, quand on saura qu'il forme un parallélogramme rectangulaire de 744 pieds du Nord au Sud et de 580 pieds de l'Est à l'Ouest. Il est fait en forme de grill par allusion à l'instrument de supplice de St. Laurent. A chaque angle du parallélogramme sont des tours qui représentent les pieds du grill. Originellement l'édifice servait de monastère, de palais et de mausolée royal. On a évalué le nombre des portes de l'Escorial à 14,000, et celui des fenêtres à 11,000, et son coût à six millions de ducats.

LES CHEVALIERS DU POIGNARD.

ROMAN EMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN.

(Suite.)

—Allons!—pensa l'abbé Bricord,—vraisemblablement c'est encore cette ridicule histoire de ce matin qui va me poursuivre... Mais qu'y faire?...

Et, tout haut, il répondit:—Eh bien, qu'il monte... Immédiatement après, un pas lourd retentissait dans l'escalier, et le vieux pêcheur faisait son entrée.

Denis Coquin tenait à la main respectueusement son bonnet écarlate.

Son visage, encore plus cramoisi que de coutume, atteignait presque le ton violent de sa cravate de laine rouge.

Ses cheveux et ses sourcils blancs tranchaient d'une façon bizarre, comme des broussailles couvertes de neige, sur cette chaude couleur brique.

Denis Coquin semblait extrêmement embarrassé de la démarche qu'il avait à faire.

Ses bras le gênaient, il ne savait où les mettre; ses jambes le gênaient également. Il ne savait quelle contenance garder, et surtout par quelle parole entamer l'entretien.

L'abbé Bricord mettait une innocente malice à ne point le tirer d'embarras et à lui laisser faire les premiers pas.

Ce que voyant, le pêcheur prit son parti.

—Bien le bonsoir, monsieur le curé,—dit-il:—ça va toujours bien, depuis ce matin?... Allons, tant mieux. Moi de même, monsieur le curé... Je suis venu, voyez-vous, pour vous dire quelque chose....

—Asseyez-vous donc, Denis Coquin...—fit l'abbé, voyant que le vieux pêcheur s'arrêtait.

Et il lui tendit une chaise.

Denis Coquin s'assit en effet, et reprit:—Monsieur le curé, vous êtes le plus brave homme de tous les braves gens!... Aussi chacun vous aime dans le pays, Dieu merci! et si n'importe qui voulait vous faire du chagrin en quoi que ce soit, nous serions là!... Mais suffit!...

—Est-ce pour me dire cela que vous êtes venu?...—demanda l'abbé en souriant de ces louanges qui, il le devinait sans peine, ne devaient point être désintéressées.

Le vieux pêcheur continua sans paraître avoir remarqué cette interruption:—Monsieur le curé,—fit-il,—vous donneriez votre dernier morceau de pain à quelqu'un qui aurait faim... vous ne faites payer ni les baptêmes, ni les mariages, ni les enterrements à ceux qui n'ont pas le moyen de les payer. Je ne pense donc pas que vous refusiez de me rendre un bon office....

—Un bon office... répéta l'abbé.

—Oui, monsieur le curé, et vous ne dites pas non, n'est-ce pas?...

—Encore faut-il savoir de quoi il s'agit... —C'est juste, monsieur le curé, c'est juste!... Aussi, je vais vous le dire, et vous allez voir que, quoique je ne sois plus jeune, j'ai encore la poigne solide.

Tout en parlant ainsi, Denis Coquin, avec une vigueur qu'on devait s'étonner de rencontrer chez un homme de cet âge, pétrissait entre ses mains la pièce d'argent.

Il lui donna d'abord la forme d'une spirale.

Puis, déployant toute sa force et tendant ses nerfs et ses muscles jusqu'à faire craquer la jointure de ses os, il fit de cette spirale une boule d'argent de la grosseur d'une balle de fort calibre.

L'abbé Bricord avait suivi chacun des mouvements du pêcheur avec une curiosité manifeste.

Quand Denis Coquin eut achevé son travail, il en présenta le résultat au jeune prêtre.

—Eh bien?—demanda ce dernier, qu'avez-vous voulu faire?

—J'ai voulu faire ce que j'ai fait, monsieur le curé.

—Une balle?

—Oui.

—Et dans quel but?

—Eh! mon Dieu, tout bonnement afin de la glisser dans le canon de mon vieux mousquet avec une bonne charge de poudre par-dessous et une bonne rondelle de cuir graissé par-dessus.

—Ah çà! il n'y a donc pas un morceau de plomb dans le pays, que vous vous serviez de balle d'argent?...

Denis Coquin se gratta l'oreille.

—Ah! c'est que, voyez-vous, monsieur le curé,—dit-il,—il y a des gibiers qui ont la peau bien dure, et l'argent les tue mieux que le plomb....

—Je suppose que ce n'est pas à ce propos que vous êtes venu me consulter... Vous savez que je ne suis pas chasseur.

—Aussi, monsieur le curé, ce que je viens vous demander... fit le vieux pêcheur en hésitant,—c'est....

Il s'arrêta de nouveau.

—Eh bien?—demanda l'abbé Bricord,—c'est....

—C'est de bénir cette balle d'argent....

Le prêtre fit un mouvement brusque.

Il redressa sa haute taille, et fixant sur le pêcheur un regard dont ce dernier ne put soutenir la fixité, il lui dit:—Denis Coquin, j'ai peur de comprendre!...—Voyons, ne mentez pas!... que voulez-vous faire de cette balle, et pourquoi me demandez-vous de la bénir?

Le vieillard baissa la tête sans répondre.

L'abbé reprit:—au nom de Dieu que je représente, je vous ordonne de me dire la vérité... toute la vérité!...

Denis Coquin releva la tête, et ses yeux gris étincelèrent sous ses épais sourcils blancs.

—Au fait,—dit-il,—je ne sais pas pourquoi je rougirais de ce que je veux faire... C'est une bonne action, après tout, et vous ne pourrez pas m'en blâmer, monsieur le curé....

—J'attends.

—Eh bien, c'est pour tirer sur lui, et vous savez qu'on ne manque jamais son coup avec une balle d'argent marquée d'une croix et bénie.

Samson, de Tranquille Dragon et quelques autres pêcheurs, et qu'ils avaient aperçu la fumée blanche qui s'échappait du toit de la Tour Maudite.

Nous connaissons déjà les résultats de cette découverte. De toute cette phrase, le curé n'avait entendu qu'un seul mot.

—Lui!—répéta-t-il.—De qui voulez-vous donc parler?...

—Eh! pardieu! de lui!... du diable!...

—Encore!...—s'écria le prêtre.

—Ah! c'est qu'il faut vous dire, monsieur le curé, qu'il est revenu...—A l'heure où je vous parle, il sort autant de fumée de la Tour Maudite que de la pipe de Satan!... Mais je vais me mettre en embuscade cette nuit près de la porte d'Amont, et quand le malin esprit prendra la mer avec son bateau fantôme, je lui enverrai la balle d'argent tout droit dans le cœur... Eh bien, monsieur le curé,—ajouta Denis Coquin avec un air de triomphe,—qu'en dites-vous?...

L'abbé Bricord était devenu très-pâle.

—Malheureux!—s'écria-t-il avec une horreur qu'il ne cherchait point à cacher,—je dis que vous voulez commettre un crime!... un crime abominable!... Celui que vous prenez pour l'esprit des ténédros est un homme comme vous, je n'en puis douter... un grand coupable peut-être, mais alors sa vie n'en doit être que plus sacrée, car il faut lui laisser le temps du repentir!... Denis Coquin, souvenez-vous de ce que je vais vous dire: Si vous persévériez dans l'infâme projet que, grâce à Dieu, vous m'avez dévoilé à temps, non-seulement j'excommunierais votre âme, mais aussi je livrerais votre corps au bras séculier, comme coupable d'assassinat. Vous seriez pendu, Denis Coquin, pendu et damné!... Ne l'oubliez pas, et bonsoir....

Le vieux pêcheur fut tellement atterré de ce qu'il venait d'entendre qu'il ne songea même pas à emporter avec lui la balle d'argent (dont la valeur, comme nous savons, était de trois livres); il sortit de la chambre, descendit l'escalier et quitta le presbytère.

Toutes ses idées étaient bouleversées.

Le chaos se faisait dans son esprit, où, d'habitude, ne régnait déjà pas un ordre bien grand.

Pendant cinq minutes, il marcha sans trop savoir où il allait.

Enfin, au bout de ce temps, son moral se raffermir tant soit peu.

Il secoua la tête et murmura:—Certainement, notre monsieur le curé est un bien bon curé!... mais c'est bien drôle qu'étant un si bon curé, il protège autant le diable!...

VI.—INTÉRIEURS.

Huit jours environ avant les événements que nous venons de raconter dans les précédents chapitres,—vers onze heures du soir, au moment où la lune large et brillante répandait des torrents de lumière bleuâtre sur la mer unie comme une glace,—un canot à la voile, venant du côté de Fécamp, était arrivé à une portée de mousquet de la Tour Maudite.

Un seul homme montait ce canot.

Il abattit sa voile, prit les avirons, et, ramant avec précaution, de manière à ne faire aucun bruit, il vint aborder les récifs qui se trouvaient alors découverts, car la marée était basse.

L'inconnu, fort remarquable par sa haute stature et sa longue barbe rousse, amarra sa barque à une pointe de rocher, et, suivant la chaussée étroite et glissante qui s'offrait à lui, toute couverte d'algues, de varech et d'autres herbes marines, il gagna l'entrée de la Tour Maudite.

Une fois dans l'intérieur, il tira de sa poche une pierre à fusil, un couteau à lame d'acier et de l'amadou; il battit le briquet, et il alluma une petite lanterne dont il était porteur.

Muni de cette lumière, il examina tous les détails de la salle du rez-de-chaussée, puis il monta au premier étage.

Sans doute il fut plus satisfait de cette seconde pièce que de la première, car, au lieu de hocher la tête ainsi qu'il l'avait fait au rez-de-chaussée, un sourire plutôt triste que farouche se dessina sur ses lèvres à plusieurs reprises.

Son examen ne fut pas, du reste, de bien longue durée.

Il redescendit, il éteignit sa lanterne, il remonta dans son canot et se mit à ramer vigoureusement dans la direction par laquelle il était venu.

La nuit suivante, à la même heure que la veille, l'inconnu et sa barque arrivèrent de nouveau.

Cette fois, la petite embarcation était pesamment chargée.

L'homme à la barbe rousse passa plus d'une heure à transporter dans la Tour les différents objets qu'il avait apportés.

Il en fut de même pendant les six nuits suivantes.

La huitième nuit, l'inconnu, au lieu d'amarrer son canot comme de coutume, le fit glisser sur le pan incliné de la roche, l'attira à lui, et le chargeant sur ses épaules, comme l'aurait pu faire un homme de force ordinaire, de l'un de ces esquifs en miniature qui servent de jouets aux enfants, il entra dans la Tour et il n'en ressortit plus.

Si quelqu'un avait alors pénétré dans la demeure maudite, il aurait été bien surpris d'y voir toutes sortes de provisions rangées en bon ordre.

C'était du bois à brûler, des planches propres à faire des portes et des cloisons, des bottes de paille fraîche, destinées sans doute à entretenir et à renouveler la paille qui couvrait le boy de lit.

Il y avait un mousquet en fort bon état, des pistolets d'arçon, une vieille épée fourbie avec soin, un petit baril de vin, un autre d'eau-de-vie, un tonneau rempli de ce biscuit de mer dont on approvisionne les navires et qui remplace le pain.

Ajoutez à tout cela des avirons de rechange, des voiles, quelques outils dont les constructeurs de canots ont l'habitude de se servir, et enfin, des instruments de pêche en grand nombre, tels que *lignes de fond, tambours, saignas*, etc....

L'inconnu, après avoir mis sa barque en sûreté dans la pièce du rez-de-chaussée, alluma sa lanterne, monta au premier étage; promena autour de lui un regard qui n'était point exempt de cette sorte de satisfaction vaniteuse, particulière aux gens qui viennent de se rendre acquéreurs d'un immeuble, dont l'importance et le confort satisfont leur amour-propre.

Puis, il arrangea deux bottes de paille sur le vieux bois de lit, il s'enveloppa dans une épaisse couverture de grosse laine, et, s'étendant sur son matelas improvisé, qui en valait bien un autre, il s'endormit à l'instant même de ce sommeil profond qui n'est pas toujours exclusivement réservé aux cœurs purs et aux consciences calmes,—quoique l'affirme un vertueux dictionnaire.

L'inconnu ne se réveilla que lorsque la lumière du jour, pénétrant à travers l'une des meurtrières pratiquées dans la muraille, tomba sur son visage.

Il sauta en bas de son lit, il regarda avec une satisfaction évidente les aménagements qu'il n'avait encore pu examiner qu'à la lumière.

Puis il alluma du feu afin de préparer son déjeuner.

C'était un peu après ce moment que Denis Coquin était arrivé sur la plage en compagnie d'Alain Poulaillet, de Zéphyr

Nous avons conduit nos lecteurs sur la plage d'Étretat.

Nous les avons introduits successivement dans l'intérieur du presbytère et dans celui de la Tour Maudite.

Nous allons leur faire visiter maintenant l'humble chaumière de Fabien Vatinel.

Cette chaumière, située à mi-côte, sur la gauche du village, et, par conséquent, dominant le Perrey, ne passait point pour l'une des plus pauvres du pays.

D'après celle-là, qu'on juge des autres.

Elle était bâtie moitié en galets grossièrement assemblés avec un mortier jaunâtre, moitié en terre glaise pétrie avec de la paille.

De petits carreaux verdâtres et d'une forme tout à fait irrégulière étaient enchassés dans la muraille même, et tenaient lieu de fenêtres.

Le toit de chaume, à crête de terre, couvert de mousse et de végétations parasites, ressemblait à l'échine voûtée et anguleuse d'une vache maigre.

L'unique porte se fermait avec une serrure de bois.

L'intérieur se composait de deux chambres, séparées l'une de l'autre par une cloison de planches à peine équarries.

Le sol n'était ni planchéié, ni même carrelé, on s'était contenté de battre la terre avec du salpêtre, afin de lui donner plus de consistance.

La légende du *Juif-Errant* et celle des *Quatre fils Aymon*, imprimées sur papier gris et ornées de figures entamées, étaient attachées avec quatre clous sur les murs.

La première pièce servait de cuisine et de salle commune à toute la famille, et de chambre à coucher aux parents.

(A continuer.)

LES CANADIENS DE L'OUEST.

JACQUES DUPÉRON BABY.

(Suite et fin.)

IV.

Placée ainsi sur les confins de la civilisation, la famille Baby devait être exposée à bien des dangers et être témoin de scènes émouvantes et tragiques. A part quelques centaines de colons canadiens disséminés sur les bords de la rivière Détroit, les autres habitants n'étaient que des sauvages de diverses tribus, qui n'étaient jamais plus barbares que dans les orgies révoltantes auxquelles ils se livraient. Quelques faits que nous relatons d'après les *Légendes Canadiennes* de l'abbé Casgrain renseigneront pleinement le lecteur à ce sujet.

Un jour, des sauvages ivres et furieux, roulant des yeux injectés de sang, pénétrèrent dans la maison d'un colon canadien près du fort Waine. Ils n'y trouvent que deux femmes et un petit enfant, encore au berceau. S'adressant à l'une d'elles, ils lui demandent, d'un ton sinistre, où est son mari. Elle répond qu'il est au fort Waine.

Les deux sœurs, saisies de frayeur, ne doutent point qu'ils n'eussent de perfides intentions. Le mari en question n'était pas au fort Waine, mais il travaillait dans un champ voisin et son épouse pensait qu'en leur donnant une fausse indication, elle aurait le temps de l'avertir du péril imminent auquel il était exposé.

Elles suivent anxieusement la marche des sauvages. Déjà ils ont dépassé l'endroit où se trouve Joseph celui-ci étant dérobé par une touffe d'arbres, il était possible qu'il ne fût pas aperçu. Mais tout d'un coup, l'un de ces monstres à face humaine se détourne et le reconnaît. Un coup de fusil rapide comme l'éclair est dirigé sur Joseph qui tombe à la renverse. Il n'était qu'étourdi et il se relève presque aussitôt, abattant d'un seul coup deux sauvages avec son arme à feu.

Les sauvages ripostent et une vive fusillade s'engage. Joseph faisait un grand signe de croix avant de faire feu, et telle est la justesse de son tir, que quatre de ces forcenés roulent tour à tour dans l'herbe de la prairie. Pendant qu'à chaque coup de fusil Joseph fait une nouvelle victime, un sauvage parvient à se glisser près de lui sans faire le moindre bruit en rampant comme un serpent. Et au moment où il lance une nouvelle balle mortelle, le lâche indien bondit sur lui et l'étend raide mort en le frappant au cœur avec un long couteau. Il le scalpe et se revêt de ses vêtements.

Les deux sœurs, témoins de l'épouvantable dénouement de ce drame, sont glacées d'effroi et n'ont pas la force de s'enfuir. Pâles et immobiles comme des statues, elles font entendre des cris de désespoir à fendre l'âme. La femme du malheureux Joseph s'évanouit....

Les sauvages, les mains encore teintes de sang, se ruent quelques instants après dans la maison en criant comme une troupe de chacals furieux. Leurs vociférations tirent l'infortunée mère de son évanouissement. Ne respirant que la soif de la vengeance, ces barbares arrachent l'enfant des bras de sa mère, puis le faisant tourner au-dessus de sa tête, l'un d'eux lui brise le crâne sur le poêle et son sang rejailit sur sa mère éperdue de douleur. L'amour maternel donne des forces à celle-ci, et s'élançant comme une lionne blessée sur l'assassin de son enfant, elle le saisit à la gorge et elle l'aurait étouffé si un autre sauvage ne lui eût fendu la tête d'un coup de hache.

Un reste d'humanité fait que ces barbares ne massacrent pas de suite sa sœur, et ils l'amènent chez Baby où elle se livre au plus affreux désespoir. Baby emploie tout à tour les prières et les menaces pour leur faire abandonner leur proie, les sauvages exaltés par l'ivresse ne veulent rien entendre, ils refusent non moins péremptoirement la rançon que l'on offre pour la racheter. En vain, l'infortunée jeune fille essaie-t-elle de les fléchir en embrassant leurs genoux, ces monstres l'entraînent avec eux et jamais depuis on en a entendu parler.

V.

La famille Baby fut tristement impressionnée par cette scène navrante qui se grava d'une manière ineffaçable dans ses plus tristes souvenirs.

Quelques jours après cette tragédie, un jeune officier, venu tout dernièrement d'Europe, était à passer la veillée chez Baby lorsque sa fille aînée, encore toute émue par ce drame, lui fit le récit de cet acte de barbarie qui excita au plus haut point son indignation.

L'officier raconta, à son tour, que la veille il avait mis à la porte, à coups de pieds un Potawatomi qui l'obsédait à propos d'un article de pelletterie qu'il voulait vendre. Celui-ci s'était éloigné en le menaçant de son poignard.

Mademoiselle Thérèse Baby lui reprocha son imprudence,

lui faisant observer qu'un sauvage n'oublie jamais une injure. Il peut différer sa vengeance pendant bien des années, mais il est implacable, et à la première occasion il saura immoler sa victime. Comme la flamme incendiaire, le feu de sa haine peut couvrir longtemps sous la cendre, mais il n'éclate qu'avec plus d'intensité.

La jeune fille le conjura de se tenir sur ses gardes et lui dit qu'elle pressentait quelque grand malheur. Ses sinistres présages ne devaient, hélas ! que s'accomplir trop tôt.

Quelques temps après, (1) Baby était parti pour un voyage de quelques jours, et sa fille aînée causait avec sa mère dans l'embrasure d'une fenêtre lorsqu'on entendit à la porte un bruit de pas précipités et un homme entra à la course tout effaré, tout couvert de sang. C'était le jeune officier.

Il avait le bras droit cassé et pendait.

—Vite ! vite ! s'écria-t-il, cachez-moi ! je suis poursuivi par les sauvages.

—Montez au grenier, lui dit madame Baby, et ne bougez pas, autrement vous êtes mort.

Un moment après les sauvages entraient.

Avant qu'ils eussent proféré une parole, Madame Baby leur indiqua du doigt la rue voisine.

Et ils sortirent aussitôt, persuadés que le jeune homme s'était évadé par ce côté.

L'admirable sang-froid de madame Baby les avait complètement trompés. En effet, pas un muscle de son visage n'avait trahi son émotion.

Et, par bonheur, ils n'avaient pas eu le temps de remarquer la pâleur mortelle empreinte sur les traits de la jeune fille qui, le coude appuyé sur la fenêtre, la figure à demi cachée derrière les bouquets de fleurs, se sentait près de défaillir.

Il y eut alors un de ces mouvements d'inexprimable angoisse qui fait subitement monter au cœur le froid de la mort.

Madame Baby espérait bien que les sauvages, par crainte du Surintendant, n'oseraient pas s'introduire malgré elle dans la maison. Mais encore qui pouvait prévoir où s'arrêteraient ces barbares un fois alléchés par l'odeur du sang ?

Elle avait l'espoir que, fatigués bientôt de leurs inutiles recherches, ils abandonneraient leur ennemi, ou que, du moins, s'ils persistaient à vouloir le découvrir, elle aurait le temps d'obtenir quelques secours pour les repousser, s'ils oseraient revenir sur leurs pas.

Faisant un signe à l'esclave qui travaillait au jardin, elle lui ordonna de courir en toute hâte avertir quelques hommes du danger qui les menaçait.

.....

L'on entendit bientôt des voix qui devinrent si distinctes qu'il fut impossible de se faire illusion.

—Les voilà ! les voilà ! s'écria tout à coup la jeune fille pâle comme la mort et se laissant glisser sur son siège près de la fenêtre.

En effet, on voyait ondoyer à travers les arbres les panaches de diverses couleurs que les sauvages ont coutume de porter sur le sommet de leur tête.

—Ne tremble donc pas ainsi, dit tout bas madame Baby à sa fille ; tu vas nous trahir. Tourne-toi vers la fenêtre et prends garde que les sauvages ne s'aperçoivent de ton émotion.

Le courage et le sang-froid dans un moment critique est toujours admirable ; mais chez une femme il est sublime.

Calme, impassible, sans même se lever de son siège, madame Baby continua tranquillement son ouvrage.

L'œil le plus exercé n'aurait pu distinguer la moindre trace d'émotion, la moindre agitation fibrile sur cette fière et mâle physionomie. C'est que dans cette poitrine de femme battait le cœur d'une héroïne. Elle attendit ainsi l'arrivée des sauvages.

—Dis-nous où tu as caché le guerrier blanc, s'écria en entrant le premier qui pénétra dans l'appartement.

C'était le Potowatomis que le jeune officier avait eu l'imprudence de provoquer.

Encore tout haletant de la course qu'il venait de faire, sa figure était toute ruisselante de sueur.

Sur ses sourcils froncés, dans ses regards fauves et menaçants, sur tous ses traits que faisait trembler une agitation fiévreuse, on lisait la rage et l'exaspération du désappointement.

—Camarade, répondit madame Baby d'un ton sévère, tu connais le Surintendant. Si tu as le malheur de te mal comporter dans sa maison, tu sais à qui tu auras affaire.

Le sauvage parut hésiter un moment, et d'une voix qu'il feignit d'adoucir :

—Ma sœur sait bien que le Potowatomis aime la paix et qu'il n'attaque jamais le premier. Le guerrier blanc a marché contre le Potowatomis sur le sentier de la guerre, autrement le Potowatomis ne le poursuivrait pas.

—Je n'ai point caché le guerrier blanc, reprit madame Baby ; c'est inutile pour toi de le chercher ici. Hâte-toi de courir après, si tu ne veux pas qu'il t'échappe.

Le Potowatomis ne répondit pas ; mais regardant avec un sourire madame Baby, il indiqua du doigt une petite tache sur le plancher que tout autre qu'un sauvage n'eût jamais remarquée. Mais l'œil subtil de l'Indien venait de découvrir la trace de son ennemi. C'était une goutte de sang que madame Baby avait eu cependant la précaution d'essuyer soigneusement.

—Ma sœur dit vrai, reprit le sauvage d'un ton d'ironie, le guerrier blanc n'est point passé par ici. Cette tache de sang, c'est elle qui l'a jetée là pour faire accroire au sauvage qu'elle avait caché le guerrier blanc.

Puis reprenant un ton plus sérieux.

—Que ma sœur nous indique seulement où il est et nous nous retirerons aussitôt. Ma sœur sait bien que le Potowatomis ne veut pas faire de mal au guerrier blanc ; le Potowatomis veut seulement le faire pris.....

Il s'arrêta, inclina un peu la tête pour regarder par une fenêtre ouverte à l'extrémité de la chambre et, poussant un cri rauque et guttural, il bondit à l'autre bout de l'appartement et s'élança par la fenêtre ouverte dans le jardin. Ses féroces compagnons le suivirent en hurlant, comme une troupe de démons.

Avant d'avoir rien vu, Madame Baby avait tous compris.

Le jeune officier, en entendant de nouveau les sauvages, s'était cru perdu, et avait eu l'imprudence de sauter par une des fenêtres dans le jardin. Il se dirigeait vers une fontaine couverte, creusée au milieu du parterre, pour s'y cacher, quand les sauvages l'aperçurent.....

En deux bonds ils l'eurent rejoint, et l'un d'eux lui asséna un coup de poing terrible et le renversa. Il tomba sur son bras cassé et la douleur lui fit pousser un long gémissement. Ils se saisirent de lui et lui lièrent les mains et les pieds.

Pauvre jeune homme ! quelle résistance pouvait il opposer à

.....

1 Le récit étonnant qui suit sur la fin tragique du jeune officier est emprunté textuellement aux *Légendes Canadiennes* de l'abbé Casgrain.

ses ennemis,—le bras cassé, affaibli par la perte de son sang et désarmé. Il appela du secours avec des plaintes lamentables. Et les échos du jardin, répétant ses gémissements, redoublaient encore l'horreur de cette scène.

Mademoiselle Baby, folle de terreur, se précipita aux pieds de sa mère, se cachant le visage sur ses genoux, et se bouchant les oreilles de ses mains, afin de ne voir ni d'entendre cette épouvantable tragédie.

Pendant que les autres sauvages étreignaient leur victime, le Potowatomis saisit son couteau, et se mit à l'aiguiser tranquillement sur un caillou. Sa figure ne trahissait alors aucune émotion, pas même l'horrible plaisir de la vengeance qui faisait palpiter son cœur d'une infernale joie.

—Mon frère le guerrier blanc, dit-il en continuant d'aiguiser son couteau avec insouciance, sait bien qu'il peut insulter impunément le Potowatomis, car le Potowatomis est un lâche qui aime mieux fuir que d'attaquer son ennemi.....

—Mon frère veut-il maintenant faire la paix avec son ami le Potowatomis ? Il peut parler et poser les conditions, car il est libre.....

Puis, reprenant tout à coup son air féroce, il se redressa et xant son œil enflammé sur le jeune officier :

—Mon frère le guerrier blanc, s'écria-t-il, peut maintenant étonner sa chanson de mort, car il va mourir.

Et brandissant son couteau, il le lui enfonça dans la gorge, pendant qu'un autre de ces monstres à face humaine recevait le sang dans une petite chaudière. Deux ou trois autres sauvages piétinaient sur le cadavre, avec des contorsions et des cris d'enfer.

Les râlements d'agonie de la malheureuse victime, mêlés à ces hurlements, parvenaient aux oreilles de la jeune fille qu'un tremblement convulsif faisait à chaque fois tressaillir. Enfin ces cris et ces hurlements cessèrent. La victime était immolée.

Reposant alors du pied le cadavre inerte, le Potowatomis, suivi de ses compagnons, se dirigea de nouveau vers la maison.

—Ah ! tu n'as pas voulu nous dire où était ton ami le guerrier blanc, s'écria le Potowatomis en entrant. Eh bien ! maintenant, puisque tu l'aimes tant, tu vas boire de son sang.

Madame Baby, pâle comme une statue de marbre se redressa fièrement :

—Vous pouvez me tuer, s'écria-t-elle, mais vous ne m'en ferez jamais boire.

La jeune fille évanouie était étendue à terre à ses pieds.

Ils se saisirent alors de Madame Baby et essayèrent de lui ouvrir la bouche ; mais ne pouvant réussir, ils lui barbouillèrent le visage de sang et l'abandonnèrent dans cet état.

Baby fit ériger une modeste croix à l'endroit où fut massacré l'infortuné jeune homme et, chaque soir, toute la famille venait réciter au pied de cet humble monument une prière en son souvenir.

On sait que les sauvages sont fort adonnés au vol, et, quelque temps après, l'assassin du jeune officier trouva sa mort d'une manière terrible en voulant pénétrer par le soupirail de la maison de Baby, pour y dérober quelque objet.

Au moment où il allait mettre à exécution son coupable dessein, un serpent à sonnettes réfugié dans cette sombre voûte s'élança sur l'intrus et parvint à l'atteindre de sa morsure. Le venin mortel produisit son effet et l'indien expira au milieu d'incroyables souffrances. On trouva son cadavre peu de jours après.

La Providence elle-même, dit l'abbé Casgrain, avait pris le soin de venger l'assassinat du jeune officier.

VII.

Lord Dorchester nomma Baby juge à Détroit en 1788, afin de reconnaître les services qu'il rendit à la cause anglaise durant l'insurrection des sauvages sous le commandement de Pontiac.

Baby se trouva dans une position difficile lors de l'insurrection américaine en 1775. On lui fit mille promesses alléchantes pour le gagner à la cause des insurgés. Mais rien ne put faire fléchir sa loyauté à la couronne britannique. Ni les séductions, ni les mauvais traitements qu'on lui fit subir, ne purent modifier ses opinions. Il resta inflexible. L'ennemi se vengea en confisquant les belles propriétés qu'il avait à Détroit.

Baby s'éteignit plusieurs années après ces événements, vers le 2 août 1789, à Sandwich, laissant une mémoire intacte et un nom respecté de tous. Onze enfants, dont sept garçons et quatre filles, déplorèrent amèrement sa perte et surent marcher sur ses traces.

Madame Baby, une femme distinguée sous tous rapports, veilla avec un soin scrupuleux à leur éducation et ne négligea rien pour les rendre dignes de la position qu'ils étaient appelés, de droit, à remplir dans le monde.

Dans ses intéressants *Mémoires*, le regretté M. de Gaspé, en nous parlant de Volney et de ses œuvres qui lui ont valu l'*Indez*, raconte une anecdote qui concerne à la fois ce philosophe français et Madame Baby et où le fameux auteur des *Ruines* ne joue pas le plus beau rôle. C'est en 1795 que Volney fit le voyage sur le continent, qui nous a valu le *Tableau du climat en Amérique*.

« Vous savez, » dit M. de Gaspé, que nous allons citer textuellement, « que Volney a visité notre hémisphère ; il a même fait un petit voyage sur le lac Érié, dans le même vaisseau dans lequel Madame Dupéron Baby, du Détroit et grand-mère de ma femme, avait pris passage. Je suis fâché de dire que cette sainte femme ne goûta guère la société du philosophe français, car quoiqu'il n'eût pas publié les *Ruines* à cette époque, il n'en cherchait pas moins, par ses dérisions, à détruire la foi de ses compagnons de voyage. Il lançait à tous propos, force sarcasmes contre la religion catholique et contre les cultes chrétiens.

« Il s'approcha de Madame Baby, occupée à une lecture spirituelle, et lui offrit, sans façon, un livre qu'il tira de sa poche, en lui disant que cet ouvrage l'amuserait beaucoup plus que celui qu'elle lisait.

—Je ne lis pas ce livre pour m'amuser, dit cette dame, mais je prie Dieu qu'il nous préserve de tous dangers pendant cette navigation souvent dangereuse.

—Vous craignez, sans doute, la mort, répliqua Volney en ricanant, cette crainte est très naturelle à votre sexe.

« Il s'éleva pendant la nuit une furieuse tempête, une de ces tempêtes que les marins les plus intrépides redoutent plus sur nos lacs que sur l'océan même, les lames étant beaucoup plus courtes. Madame Baby se mit tranquillement à réciter son chapelet, tandis que le citoyen Volney montrait une frayeur que beaucoup de personnes partageaient, sans néanmoins en donner des signes aussi manifestes.

« Ce ne fut qu'après vingt-quatre heures que la tempête en se calmant répandit la joie parmi l'équipage et les passagers, ainsi que le calme dans l'âme du philosophe. Quand Madame Baby vit Volney revenu de sa frayeur elle lui dit :

« Je suis surprise qu'un grand philosophe comme vous ayez montré plus de crainte de la mort que la femme chrétienne dont vous vous êtes raillé.

« Comme un philosophe est toujours en fonds de réplique, Volney lui dit avec emphase :

—« Je ne crains pas la mort pour moi personnellement ; mais j'ai une grande mission à remplir : celle de répandre la lumière parmi les aveugles humains ! une fois cette tâche accomplie je serai prêt à entrer dans le néant.

« Cette scène m'a été souvent racontée par Mme Baby, elle-même, et par un de ses fils, passager dans le même vaisseau, feu l'honorable Jacques Dupéron Baby, père de Mme Eliza Anne Baby, veuve de feu l'honorable Charles E. Casgrain (1) »

VII.

Madame Baby partit de Détroit en 1796 avec plusieurs de ses enfants pour aller résider à Québec. Son fils aîné, Jacques Dupéron Baby, demeura dans cette ville pour « gérer le commerce et les terres, moulins et autres affaires, » ainsi qu'il est dit dans l'inventaire des biens. Madame Baby mourut à Québec, en 1813, à un âge avancé, laissant le souvenir de toutes les vertus qui font la femme forte.

Ses enfants eurent tous des positions enviables. « Les demoiselles, » lisons-nous dans l'*Histoire des Grandes Familles*, firent des mariages avantageux. L'une épousa M. Caldwell, une autre a été l'épouse de M. Allison, et a été belle-mère de M. P. de Gaspé. Des deux autres, l'une fit alliance avec M. Ross-Lewin ; l'autre contracta alliance avec M. Bellingham, devenu depuis Lord Bellingham.

« Pendant que les demoiselles Baby formaient ces unions dans le monde, leurs frères se faisaient un nom à l'armée. Daniel, après s'être signalé en Espagne, sous Wellington, en qualité de lieutenant dans le 24^{ème} régiment d'infanterie, acheva de se couvrir de gloire au siège de Badajoz. Plus heureux que les deux de Salaberry, ses compatriotes qui y trouvèrent la mort, il en revint sain et sauf, et parvint quelque temps après au grade de lieutenant-général. Il est mort tout récemment à Londres, après avoir eu le plaisir de recevoir la visite de son cousin, l'honorable François Baby. Antoine, ayant pris du service, passa aux Indes où sa bravoure lui mérita le grade de Major dans son régiment. Ayant alors épousé une demoiselle d'origine française, il quitta le service et vint se fixer à Tours, où on le voyait encore en 1860. Louis suivit également ses frères aux Indes. C'est là qu'il fut promu au grade de capitaine dans le 24^{ème} régiment d'infanterie. Il en remplissait les fonctions, lorsqu'il trouva la mort en combattant à la tête de ses troupes. Pierre, un autre de leurs frères, embrassa la carrière médicale. Comme il possédait de rares talents, on l'envoya à Edimbourg, en Ecosse, suivre les cours de médecine en cette ville. De retour dans son pays, le jeune docteur se fixa dans le Haut-Canada, où il s'allia à une famille d'origine écossaise. »

Francis Parkman signale dans son ouvrage : *The Conspiracy of Pontiac*, un autre de ses fils, François Baby, qui lui a fourni plusieurs renseignements précieux pour son histoire du siège de Détroit, et qui demeura à Windsor, Ontario, tout près de l'emplacement occupé par la maison paternelle. François Baby était colonel dans la milice haut-canadienne et lorsque les Américains commandés par le général Hull s'emparèrent de Détroit, le 12 juillet 1812, ils traversèrent la rivière et allèrent camper sur la ferme. Le général Hull prit possession de sa magnifique maison en brique, alors en voie de construction, et il s'en servit pour le quartier général ainsi que pour ses principaux officiers. On peut voir une gravure représentant ce bel édifice dans l'ouvrage de Benson J. Lassing : *The pictorial field-book of the war of 1812*.

Mais le plus remarquable des enfants de Baby était l'aîné, Jacques Dupéron. Né en 1762 à Détroit, il fit ses études au Séminaire de Québec avec un succès peu ordinaire. Il termina son éducation en 1783, et son digne père lui fit faire un voyage en Europe avant de s'adonner au commerce des pelleteries. Il sut tirer amplement profit de cette promenade dans le vieux monde.

Lors de la création de la Province du Haut-Canada, il avait déjà su assez se concilier les faveurs de l'opinion publique pour être nommé Conseiller Exécutif et Législatif. Il occupa durant le reste de sa vie cette honorable et importante fonction à laquelle il fit honneur par ses talents distingués et son intégrité.

Il sut se rendre utile à la défense du pays lors de la guerre de 1812 et on lui confia le commandement des milices de l'Ouest du Haut-Canada. La population de cette Province conserva toujours un souvenir vivace des services signalés qu'il lui rendit à cette époque critique de son histoire. Le gouvernement l'en récompensa en le nommant à la charge d'Inspecteur-Général qu'il occupa durant dix-sept ans, à la satisfaction du pays.

Bref, comme citoyen et comme homme public, il sut toujours rester fidèle aux nobles traditions de famille qui lui avaient été léguées.

Lorsqu'il s'éteignit, le 19 février 1833, à l'âge avancé de 71 ans, des regrets universels se firent entendre dans tout le Haut-Canada. Le Dr. Strachan, évêque anglican, un homme remarquable qui avait été son ami intime, a cru devoir se faire l'écho de toute la population en retraçant son éloge dans une esquisse biographique qui met en relief les qualités de l'Hon. Jacques Dupéron Baby et démontre combien il jouissait d'une considération générale.

Jacques Baby laissa plusieurs enfants, et l'une de ses filles, Mlle Eliza Anne Baby, épousa l'Hon. Charles E. Casgrain, père de M. l'abbé H. R. Casgrain, l'une de nos meilleures plumes canadiennes.

JOSEPH TASSÉ.

1. *Mémoires* par Philippe A. de Gaspé, Pages 312 et 313.

QUESTION.—Quelle différence y a-t-il entre l'*Opinion Publique* et l'*Opinion du Public*, demandait M. X. à Madame G.... La voici répondit la Dame : L'*Opinion Publique* est un magnifique journal illustré qui fait honneur à ses Propriétaires et Rédacteurs et l'*Opinion du Public* est que les plus élégantes fourrures de toutes espèces pour dames, messieurs et enfants se vendent à bien meilleur marché chez F. X. Dubuc que partout ailleurs. C'est au coin des rues Wolfe et Ste. Catherine.

L'ANÉMIE, ou la corruption du sang est une maladie que l'on reconnaît à l'extrême pâleur ou à l'apparence jaunâtre de la peau, des lèvres, des ongles. Les personnes ainsi affligées ont continuellement la Dyspepsie, et sont sujettes à l'hystérie, consomption, maladie du cœur, convulsions, etc., à raison de ce que la matière pour la nutrition des nerfs se retire du sang. Comme le sirop composé d'Hypophosphite de Fellows supplée à ce qui constitue la partie saine du sang et lui donne de la vitalité, les personnes faisant usage de ce sirop peuvent éviter ces maladies.

CHANCE RARE.

TOUTES PERSONNES sans emploi, ou désirant s'en procurer un plus lucratif, devraient transmettre \$1.00 pour ampler informations, instructions et échantillons...

HENRY F. LEMONT & CO., 236, RUE ST. JACQUES, MONTREAL.

LA FLEUR ENCHANTEE.

UN MOT DE COMMANDEMENT une fleur magnifique apparaît à la boutonnière de votre habit et y restera aussi longtemps que vous le désirerez...

ALWIN & CO., Case du Bureau de Poste, 422, MONTREAL.

Compagnie pour les Pianos, de New-York et Boston.

432, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL, SEULS AGENTS pour les Pianos célèbres de HALLET, DAVIS & CIE., BOSTON E.-U.; les pianos de W. H. JEWETT & CIE., BOSTON, E.-U.; les orgues de chapelle et de salon de GEO. WOOD & CIE., BOSTON, E.-U.; et les pianos bien connus de WEBER & CIE., garantis pour cinq ans.

MALADIE DES CHEVAUX.

La guérison certaine contre cette maladie est la

POUDRE DEPURATIVE DE FAUSSE.

Elle a été employée avec succès dans tous les cas et dans toutes les phases de cette maladie. A vendre chez DEVINS & BOLTON, Pharmaciens, Près du Palais de Justice, Montréal.

LOUIS BARRÉ & CIE., SCULPTEURS ET DOREURS

Fabricants de CADRES DE BICOIRES ET PORTRAITS. Toujours en mains toutes espèces de DORURES DE LITHOGRAPHIES, PHOTOGRAPHIES, Peintures à l'huile, Aquarelles, Corniches de Rideaux, Corniches en Noyer Noir pour ornements avec Dorures, etc.

A. SICOTTE, No. 331 RUE ST. LAURENT.

Ferblantier, Plombier, Poseur de Tuyaux à gaz, Bains, Lieux d'aisance, Couverture en Ferblanc, en Tôle galvanisée et en Ardoise. AURA TOUJOURS un assortiment complet et varié de Ferblanteries, Ferronneries, Réfrigérateurs, Huile de Charbon, Lampes, Cheminées, Mèches, etc.

BONNE NOUVELLE.

JE, Soussigné, viens d'ouvrir un magasin de MARCHAND-TAILLEUR, sur un haut pied, et sollicite respectueusement une visite de mes nombreux amis et du public en général.

AUGUSTE GRUNDLER, No. 246 RUE ST. JOSEPH. 3-34 m

POUDRE ALLEMANDE, SURNOMMEE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS, ET EST VRAIMENT CHEZ TOUS LES EPICIERES RESPECTABLES. 3-38 z.

LES chapeaux de feutre, de paille, etc., etc., pour les dames, messieurs et enfants, nettoyés, teints et ornés dans le style le plus récent, chez GEO. E. SIEGARS, Successeur de J. W. KETCHUM, 606 Rue Craig. 3-40-m.

INSTITUT des ARTISANS CANADIENS

CLASSES DU SOIR.

LES CLASSES DU SOIR de l'INSTITUT DES ARTISANS CANADIENS sont maintenant ouvertes à l'ÉCOLE ST. JACQUES, coin des Rues Ste. Catherine et St. Denis, et à l'ACADEMIE de M. MAUFFETTE, 50 Rue St. Joseph, coin de la Rue Guy.

Les Classes se font tous les Soirs, (le Samedi excepté) de 7 à 9 heures. Les membres de l'Institut des Artisans Canadiens ont droit de suivre ces Classes sans payer; pour ceux qui ne sont pas encore membres, il suffit de se présenter aux professeurs des différentes Ecoles, et de payer la faible contribution d'UNE PIASRE pour toute l'année.

Ouvriers, profitez donc des avantages que vous offrent ces Classes du Soir, et commencez à les fréquenter dès à présent. Secrétaire, C. D. THÉRIAULT.

3-40 m

UNE MERVEILLE DE BON MARCHÉ!!

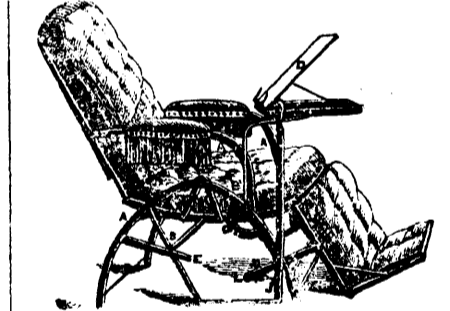
LE MOULIN À COUDRE "BECKWITH," PRIX: SEULEMENT \$10.00

POURQUOI payer \$40 ou \$50 pour un moulin à coudre de famille, lorsque vous pouvez en avoir un excellent, qui fera presque autant et une aussi grande variété d'ouvrages pour DIX PIASTRES. Le moulin à coudre "BECKWITH" est un véritable petit bijou. Les Dames dont la santé est délicate peuvent s'en servir sans danger; il fonctionne si facilement qu'une jeune fille de dix ou douze ans, pourvu qu'elle en connaisse les principes, peut le travailler toute une journée sans se fatiguer.

Adresser les commandes à la "COMPAGNIE DES MOULINS A COUDRE BECKWITH," 236, Rue St. Jacques, Montréal.

Le soussigné est tellement convaincu du bon marché extraordinaire du moulin à coudre "BECKWITH" qu'il offre aux familles, qu'il n'hésite nullement à se charger de l'agence pour les abonnés de l'Opinion Publique. Ainsi, à tous ceux de nos lecteurs qui nous enverront DIX PIASTRES, nous expédierons un de ces moulins complet, soigneusement emballé, ainsi que toutes les directions nécessaires, en français, pour s'en servir. GEO. E. DESBARATS.

3-43 m



CHAISE AJUSTABLE DE WILSON.

La Nouveauté du Siècle. MÉCANISME très-ingénieux, chaise pouvant être mise en trente positions différentes et transformée en chaise d'invalides, de parloir, de bibliothèque, de lecture, d'étude, de repos, de fumeur, d'étudiant, de médecin, de dentiste, ou pouvant être transformée en canapé, lit, berceau ou balançoire pour un enfant.

D. N. A. SMITH & CIE.

Souls fabricants et agents pour la Puissance du Canada. No. 241, RUE ST JACQUES. MONTREAL, P. Q. 3-42 z

\$50,000 VALANT CONSISTANT EN

HARDES FAITES. DRAPS, "TWEEDS," CASIMIRES, CHAPEAUX, MERCERIES, &c., &c., &c. Habillements faits à ordre, aux prix les plus réduits et avec promptitude. Une visite est sollicitée. R. DEZIEL, 131, Rue St. Joseph. 3-22z

SIROP DE GOMME D'EPINETTE ROUGE DE GRAY

LES effets de ce sirop d'épinette rouge dans les maladies des Pouxmons et de Gorge, tel que la Toux, le Rhume, l'Asthme, la Bronchite etc., sont vraiment étonnants. Dans cette préparation, toutes les excellentes propriétés de la Gomme y sont soigneusement gardées. Prix: 25 centimes par bouteille. A vendre chez tous les principaux pharmaciens du Canada. Engros et en détail chez le préparateur HENRY R. GRAY PHARMACIEN, 144 Rue St. Laurent, MONTREAL. (Établi en 1859.) 3-25z

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1865.

MÉDAILLE DE 1ÈRE CLASSE, ALFRED LABARRAQUE & CIE.

QUINIU LABARRAQUE

Approuvé par l'Académie Impériale de Médecine à Paris.

Le Quinqu Labarraque est un vin éminemment tonique et fébrifuge destiné à remplacer toutes les autres préparations de quinquina.

Les vins de quinquina ordinairement employés en médecine se préparent avec des écorces de quinquina dont la richesse en principes actifs est extrêmement variable; de plus en raison de leur mode de préparation, ces vins ne contiennent que des traces de principes actifs.

Le Quinqu Labarraque approuvé par l'Académie de médecine, constitue au contraire, un médicament de composition déterminée, riche en principes actifs, sur lequel les médecins et les malades peuvent toujours compter.

AGENTS SPECIAUX POUR LE CANADA:

DEVINS & BOLTON.—FABRE & GRAVEL, Montreal, Ed. GIROUX, Québec.

GOUDRON DE GUYOT.

Liquor Concentrée et Titree.

M. Guyot est parvenu à enlever au goudron son acreté et son amertume insupportables et à le rendre très soluble. Mettant à profit cette heureuse découverte, il prépare une liqueur concentrée de goudron, qui, sous un petit volume, contient une grande proportion de principes actifs.

Le Goudron de Guyot a donc tous les avantages de l'eau de goudron ordinaire, sans en avoir les inconvénients. Il suffit d'en verser une cuillerée à café dans un verre d'eau

pour obtenir à l'instant un verre d'excellente eau de goudron sans goût désagréable. Chacun peut ainsi préparer soi-même son eau de goudron au moment du besoin, ce qui offre économie de temps, facilité de transport et évite le manèment si désagréable du goudron.

Le Goudron de Guyot remplace avec avantage bien des tisanes plus ou moins inertes, dans les cas de rhumes, bronchites, toux, catarrhes.

Le Goudron de Guyot est employé avec le plus grand succès dans les maladies suivantes:

EN BOISSON:— Une cuillerée à café pour un verre d'eau, ou deux cuillerées à bouche par bouteille:

BRONCHITES, CATARRHE DE LA VESSIE, RHUMES, TOUX OPINIATRE, IRRITATION DE POITRINE, COQUELUCHE.

EN LOTIONS:— Liqueur pure ou détrempée d'un peu d'eau.

AFFECTIONS DE LA PEAU, DEMANGEAISONS, MALADIES DU CUIR CHEVELU.

EN INJECTIONS:— Une partie de liqueur et quatre d'eau.—Efficacité toute spéciale.

ÉCOULEMENTS ANCIENS ou RÉCENTS, CATARRHE DE LA VESSIE.

Le Goudron de Guyot a été expérimenté avec un véritable succès dans les principaux hôpitaux de France, de Belgique et d'Espagne. Il a été reconnu que, par les temps chauds, il constitue la boisson la plus hygiénique, et surtout pendant les temps d'épidémie.—Une instruction accompagne chaque flacon.

PRIX DU FLACON: 2 FRANCS.

AGENTS SPECIAUX POUR LE CANADA: DEVINS & BOLTON.—FABRE & GRAVEL, Montreal—Ed. GIROUX, Québec.

CHARBON DE BELLOC.

Approuvé par l'Académie Impériale de Médecine le 27 Décembre, 1849.

C'est surtout à ses propriétés éminemment absorbantes, que le Charbon de Belloc doit sa grande efficacité. Il est spécialement recommandé contre les affections suivantes:

CASTRALGIES, DYSPESIE, PYROSIS, AIGREURS, DIGESTIONS DIFFICILES, CRAMPES D'ESTOMAC, CONSTIPATION, COLIQUES, DIARRHÉE, DYS-ENTERIE, CHOLÉRIE.

MODE D'EMPLOI.—Le Charbon de Belloc se prend avant ou après chaque repas, sous forme de Poudre ou sous forme de PASTILLES. Le plus souvent, le bien-être se fait sentir dès les premières doses. Une instruction détaillée accompagne chaque flacon de poudre et chaque boîte de pastilles.

PRIX DU FLACON: 2 FRANCS. PRIX DE LA BOITE: 1 FRANCO 50.

AGENTS SPECIAUX POUR LE CANADA: DEVINS & BOLTON.—FABRE & GRAVEL, Montreal—Ed. GIROUX, Québec. 3-14 z

USINES À METAUX DE LA PUISSANCE.

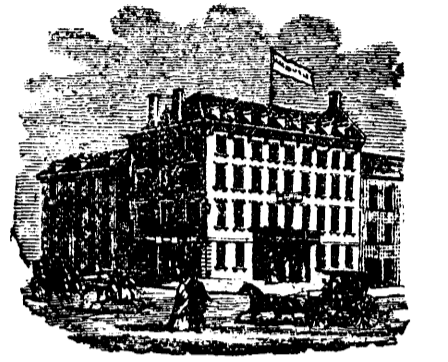
(Établies en 1828.) CHARLES GARTH & CIE.

MANUFACTURIERS ET IMPORTATEURS De Cuivre à l'usage des plombiers, ingénieurs et ouvriers, d'appareils à vapeur et à gaz, usines à cuivre et à fer, etc., etc. Toutes sortes d'ouvrages pour Raffineries de sucre, distilleries, brasseries, appareils à gaz et à eau. On entreprend aussi le chauffage des bâtiments publics et privés, les conservatoires, les serres, etc. par le moyen de la vapeur ou de l'air chaud. Bureau et Manufacture No. 538 & 542, RUE CRAIG, MONTREAL, 77 Rue St. Jacques. 3-22 z

CHARLES GARTH, JAMES MATTINSON, H. W. GARTH. 3-22 z

HOTEL DU CANADA,

17 et 19, Rue St. Gabriel, MONTREAL.



CET HOTEL de première classe, situé au centre de la ville, a été entièrement renouvelé et garni avec tout le luxe moderne. Des Omnibus se rendent aux stations de chemin de fer et aux bateaux à vapeur.

A. BELIVEAU, Propriétaire. 3-28 p

LIBRAIRIE NOUVELLE

ALPHONSE DOUTRE ET CIE., (Coin des Rues Notre Dame et St. Gabriel,) MONTREAL.

Reçoivent constamment ce qu'il y a de plus nouveau en ROMANS, DROIT, MÉDECINE, MUSIQUE, &c. Toutes demandes pour livres seront exécutées avec la plus grande promptitude. 3-4m



AVIS AUX CONTRACTEURS.

CEUX qui veulent être contracteurs sont par les présentes informés qu'au mois de Décembre prochain, on recevra des soumissions pour terminer certaines parties des travaux pour l'élargissement du Canal Welland, entre le Port de Colborne et Thorold; ainsi pour la construction de la partie de la nouvelle ligne à l'est du canal actuel, à partir de ce que nous appelons "Marlatt's Pond" à travers la vallée de "Ten Mile Creek," à "Brown's Cement Kilns" de là via Thorold et des Cimetières Ste. Catherine jusque près du Port D'Alhousie.

Les travaux seront divisés en sections d'une longueur convenable aux circonstances et à la localité. Les explorations pour la "location" sont maintenant poussées avec activité et en quelques endroits ces explorations sont assez avancées pour permettre aux contracteurs d'examiner le terrain avant que l'hiver soit venu.

Quand les plans, devis et autres documents seront préparés, on en donnera avis; les contracteurs auront alors occasion de les examiner et auront des blancs de souscriptions à se bureau des ingénieurs. Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire.

Département des Travaux Publics, Ottawa, 4 Oct. 1872. 3-42e

O. DESMARAIS, PHOTOGRAPHE.

Coin des rues Craig et St. Laurent, MONTREAL. On prend des photographies de toutes grandeurs. Photographies encadrées à bon marché. 3-20z

F. X. BEAUCHAMP,

(Successeur de D. Smilie.) BIJOUTIER ET IMPORTATEUR DE PIERRES PRECIEUSES. 134—RUE ST. FRANCOIS-XAVIER—134 MONTREAL. 3-45m

DÉPARTEMENT DES DOUANES

Ottawa, 11 Octobre, 1872. L'ESCOMPTE AUTORISÉ sur les ENVOIS AMÉRICAINS, jusqu'à nouvel ordre, sera de 11 pour cent. R. S. M. BOUCHETTE, Commissaire des Douanes. 3-23d

LE SOUSSIGNÉ OFFRE EN VENTE: GLACIÈRES ET SABOTIERS améliorés, COUVERTS en fil de fer; aussi un assortiment de CORNICIERS et ORNEMENTS DE RIDEAUX. I. A. SURVEYER, 524, Rue Craig, Montréal. 3-23d

Imprimé et publié par G. E. DESBARATS, 1, Côte de la Place d'Armes, et 219 Rue St. Antoine, Montréal, Canada.